F III
1918

actions de nos Ancêtres, le petit nom
Écrivains qui nous en ont transmis la m
le désordre irréparable que les troubles
tionaires ont mis dans tous les dépôts
sont autant d'obstacles, d'autant plus
cibles, que l'on voudrait mettre plus d'ex
dans ses récits. On pourrait déplorer
jamais on ne saurait réparer les pertes
Sciences viennent d'éprouver. Nous n
vons donc que gémir en nous rappela
époque malheureuse où la te[illegible]tai
point, emparée des esprits, [illegible]aig
conserver chez soi quelque [illegible] qui
un sujet de dénonciation, on se hâtait d
les écrits souvent les plus innocens. I
moi-même la victime infortunée de la cal
je m'empressai de prévenir les recherches
vaient être faites dans mes papiers. J'av
depuis plusieurs années à l'Histoire
Pays, j'avais recueilli un grand nom
Notes intéressantes. Quelqu'innocentes
la collection m'en parut, et quelqu'av
que j'en pusse retirer un jour, j'eus la fa
de la sacrifier à ma sureté personnelle.
monumens, soigneusement conservés j
cette époque, a fait ainsi disparaître le

DES CAUSES
QUI ONT MODIFIÉ
LA CONSTITUTION
PHYSIQUE ET MÉDICALE

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES.

MÉMOIRE qui a obtenu le Prix décerné en 1805 par l'Académie de Dijon, sur cette question: *Les Fièvres catarrhales deviennent plus fréquentes qu'elles ne l'ont jamais été; les Fièvres inflammatoires deviennent extrêmement rares; les Fièvres bilieuses sont moins communes: déterminer quelles sont les causes qui ont pu donner lieu à ces révolutions dans nos climats et nos tempéramens.*

PAR M. GAILLARD,

Docteur et Professeur en Médecine; Médecin de l'hôpital des Incurables de Poitiers; Membre de la Société d'Emulation et du Comité de Vaccine de la même ville, Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture du département de la Vienne: des Sociétés de Médecine et Médicales de Paris, Montpellier, Marseille, Nimes et Toulouse; des Académies de Dijon et de Rochefort; de la Société Galvanique, etc.

Δοτέον δ'ε τι καὶ τῶ εθει, καὶ τῇ ὡρῃ, καὶ τῇ χὼρῃ, καὶ τῇ ηλικιῃ. Ιπποκ. αφορ. ιζ, τμ. α.

Il faut donc accorder quelque chose et à l'usage, et au temps, et au pays, et à l'âge. *Hipp. aph.* 17, *sect* 1.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, LIBRAIRES, RUE J.-J. ROUSSEAU.

POITIERS,

CATINEAU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1807.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

En cherchant, par la voie analytique, la solution de la question proposée par l'Académie de Dijon, nous avons été naturellement conduits à réunir dans un tableau comparatif presque toutes les causes morbifiques connues. Nous eussions désiré y joindre celui des tempéramens et des maladies qui en sont résultées aux diverses époques de la chronologie; mais, ce plan n'étant pas entièrement celui de l'Académie, nous nous sommes circonscrits dans celui qu'elle avait tracé: l'approbation qu'elle a accordée à notre travail, interdit aujourd'hui toute espèce de changement. Il restait cependant si peu de choses à faire, pour remplir le cadre que nous nous étions d'abord proposé, que nous

avons cru pouvoir le compléter par des observations supplémentaires sur les diverses affections constitutionnelles que nous avions d'abord négligées. Tel est l'objet de la plupart des notes que l'on trouvera à la fin. Les autres ne sont que les développemens de quelques données physiologiques et pathologiques, qui auraient interrompu la suite du mémoire par leur étendue.

DES CAUSES

QUI ONT MODIFIÉ LA CONSTITUTION

PHYSIQUE ET MÉDICALE

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES.

INTRODUCTION.

1. Si l'on juge de l'importance d'une question, par l'étendue des intérêts qu'elle embrasse, il en est peu, sans doute, qui mérite mieux d'être soumise aux réflexions de la médecine, de la politique et de la philosophie, que celle qui est ici proposée par l'Académie. De sa solution complète, résultera nécessairement la con-

naissance du sort des générations futures, et l'établissement certain des bases de l'hygiène publique et privée : mais, pour y parvenir, il ne s'agit pas moins que de réunir, sous un même point-de-vue, toutes les branches de la science de l'homme, depuis celle qui sonde les replis de son organisation, jusqu'à celle qui conserve le souvenir de ses actions, de ses connaissances et de ses erreurs.

II. En indiquant toute l'étendue des obligations qu'impose un pareil travail, nous sentons les difficultés qu'il offre à surmonter ; mais, en faisant hommage de nos réflexions à la savante Société qui a ouvert cette immense carrière, nous espérons qu'elle agréera notre zèle ; et s'il ne nous appartient pas d'atteindre le but proposé, peut-être indiquerons-nous quelques moyens qui faciliteront à d'autres la route pour y parvenir.

III. Il ne s'agit point ici de créer un système plus ou moins ingénieux, où s'encadreraient facilement quelques faits, tandis que l'on saurait en plier d'autres et écarter les plus embarrassans : pour quelques vérités qu'ils ont fait découvrir, ces

fruits brillans de l'imagination exaltée ont été la source de mille erreurs. La méthode généralement adoptée aujourd'hui dans l'étude des sciences naturelles, ne permet plus à l'esprit de se livrer à ses écarts ; la sévère analyse doit nous guider pas à pas sur les traces de l'observation ; et, si quelquefois on se délasse de cette marche uniforme, en faisant des excursions dans la carrière des conjectures, ce ne doit être qu'avec la plus grande discrétion : il faut redouter l'éclat qui accompagne leur rapidité, et ne leur donner qu'une place secondaire dans ses recherches.

IV. Ce n'est que par une étude approfondie des faits, qu'il est possible d'établir entr'eux d'heureux rapprochemens, dont les conséquences rigoureuses forment des principes généraux ; et ce n'est que par le secours de ceux-ci, qu'il est permis de s'élever surement de l'observation des effets à la détermination des causes. Telle est la méthode à laquelle nous nous attacherons constamment dans le cours de ce travail, pour obtenir la solution de la question proposée.

V. Ainsi la connaissance exacte des

phénomènes que présentent les trois genres de fièvres indiqués, nous conduira à déterminer leur nature et leur influence sur chacune des parties de l'organisme humain. Passant de là à la recherche des causes, nous considérerons comparativement les lieux, les âges, les sexes, les tempéramens appropriés à chaque maladie, et les circonstances qui les déterminent; enfin nous rechercherons dans les mœurs de chaque âge, dans l'histoire médicale de chaque nation, les événemens qui ont pu faire coïncider à diverses époques la prédominance de telle ou telle série de causes productrices d'une des maladies. Ce dernier article forme dans l'histoire de la médecine, un nouveau point-de-vue presque entièrement négligé, et qui serait d'une importance bien supérieure à la connaissance des opinions disparates, des systèmes plus ou moins ingénieux, à l'aide desquels les médecins ont tenté successivement de s'ouvrir les portes du sanctuaire de la nature. Il faudrait sans doute des volumes pour traiter convenablement cette partie; cependant nous essaierons d'en donner des aperçus suffisans à notre objet,

sans sortir des bornes d'un simple mémoire.

VI. Nous diviserons en conséquence ce travail en trois parties :

1.° Description des fièvres inflammatoire, bilieuse et catarrhale. Recherches sur leur nature respective et leur siége.

2.° Causes directes et indirectes de chacune d'elles.

3.° Circonstances qui en ont déterminé successivement le développement et la coïncidence.

PREMIÈRE PARTIE.

Description des Fièvres inflammatoire, bilieuse et catarrhale. Recherches sur leur nature respective et leur siége.

VII. En donnant ici la description des trois genres de fièvres dont on demande la comparaison, nous n'aspirons à présenter rien de nouveau; ces maladies ont servi de sujet à tant d'écrits, qu'il est, je crois, entièrement inutile d'en augmenter le nombre. Nous ne prétendons pas davantage à en donner une histoire complète : nous nous contenterons de faire con-

naître les symptômes qui sont propres à chacune d'elles, d'une manière succincte, mais suffisante pour déterminer leur influence sur l'économie humaine, et leurs rapports tant communs que respectifs avec les causes qui les produisent.

VIII. La *fièvre inflammatoire*, comme l'observe le programme de l'Académie, est aujourd'hui fort rare, sur-tout si l'on veut la considérer dans un état simple et exempt de complications. Cependant, à l'aide de quelques observations qui nous sont propres, comparées avec ce qu'en ont dit les meilleurs auteurs pratiques, nous essaierons d'en donner une idée exacte.

IX. La maladie ne paraît guère qu'au fort de l'hiver, à la même époque que les autres phlegmasies ou inflammations essentielles. Elle attaque quelquefois subitement des sujets qui jouissent de la santé la plus parfaite et la plus robuste; souvent aussi elle s'annonce par des douleurs vagues dans la tête, des vertiges, un embarras dans les fonctions intellectuelles, le sommeil agité et accompagné de rêves fatigans, des tintemens d'oreille, l'obtusion du goût et de l'odorat, des bouffées de chaleur et de

sueur au moindre exercice, une gêne dans tous les mouvemens musculaires et dans la respiration, des douleurs dans le dos ou dans les membres, une tendance générale au repos et au sommeil.

X. Quelquefois un frisson indique l'invasion de la fièvre ; plus souvent elle débute par une chaleur vive qui se continue pendant tout son cours : le pouls devient plein, dur, fort, et plus ou moins accéléré. La tête est généralement très-douloureuse, la figure rouge, animée, les yeux scintillans, les paupières légèrement gonflées et douloureuses ; il y a un battement sensible des artères temporales ; la bouche éprouve une sensation de sécheresse, la langue est blanchâtre ou d'un vif incarnat.

XI. La fièvre marche d'une manière uniforme et sans redoublemens considérables, acccompagnée de tous les symptômes ci-dessus indiqués, qui croissent en intensité jusqu'au moment de la crise. Cependant le sommeil est agité de rêves fatigans et continuels, quelquefois il est court et entrecoupé, plus souvent il semble comateux. Le malade éprouve une lassitude et des douleurs dans les lombes et les membres ;

les déjections deviennent rares, desséchées, les urines rouges et peu abondantes ; le plus souvent il y a complication de phénomènes locaux, tels qu'un délire féroce, des mouvemens spasmodiques des artères ou des membres, des douleurs plus ou moins violentes en diverses parties du corps, et surtout de la poitrine, etc.

XII. L'inflammatoire est souvent éphémère, c'est-à-dire qu'elle ne dure que d'un à trois jours ; elle se termine aussi du 7.e au 14.e par une hémorragie critique ou des sueurs, plus rarement par les urines, les déjections ou des abcès. De toutes les maladies aiguës c'est celle qui produit le plus souvent des crises parfaites et complètes ; c'est pour cela, sans doute, que les modernes qui ont eu moins d'occasions que nos pères d'observer ce phénomène, en ont révoqué l'existence en doute.

XIII. Le traitement de la fièvre inflammatoire est aussi simple que sa marche : faciliter les efforts de la nature, par de légers délayans ; calmer, par une évacuation sanguine, l'énergie de la réaction de ce système, lorsqu'elle est trop violente ou

qu'elle menace de se concentrer sur un organe particulier ; telle est la méthode universellement adoptée par les bons praticiens.

XIV. Lorsque la maladie n'est pas compliquée d'affections locales, ou d'autres fièvres plus pernicieuses ; lorsqu'elle n'est pas exaspérée par un traitement inapproprié, il est rare, dans nos climats, qu'elle ait assez d'intensité pour devenir mortelle.

XV. La *fièvre bilieuse*, quoique rarement assez répandue pour être considérée comme épidémique, est fort commune, du moins dans la ville que nous habitons : elle revient presque constamment chaque été, et se prolonge aussi long-temps que durent les chaleurs et la sécheresse.

XVI. Son développement n'est point ordinairement subit ; elle est souvent précédée, même de plusieurs jours, par un malaise général, une espèce de mélancolie involontaire, des lassitudes, des frissons vagues, des douleurs dans les membres et sur-tout dans les genoux, une gêne gravative à la région épigastrique ; la tête est plus ou moins douloureuse, sur-tout vers le

front, la figure pâle ou jaunâtre, la bouche mauvaise, amère ou pâteuse, la langue sale, blanchâtre ou jaunâtre, plus rarement sèche et gercée ; il y a des nausées et des vomissemens amers. Ces évacuations spontanées suffisent quelquefois pour empêcher le développement de la fièvre: on peut encore y suppléer souvent par le moyen d'un émétique placé à temps, et suivi de légers évacuans : enfin il arrive que tous ces symptômes se dissipent spontanément, par l'exercice et les boissons.

XVII. La fièvre débute par des alternatives de chaleur et de frisson, des sueurs vagues, légères, et revenant par bouffées ; une douleur plus vive à la tête et dans les lombes, les yeux jaunâtres ou rouges, les ailes du nez et les lèvres légèrement teintes de vert, la figure rouge et souvent humectée de sueur; la langue sale, jaune, épaisse ; la bouche amère ou pâteuse, un flux de salive écumeuse et gluante ; des rapports d'abord, puis des nausées ; des vomissemens amers, érugineux, acres, brûlans, de matière jaune, verte ou noirâtre ; le pouls accéléré, plein, mais jamais dur.

XVIII. Cette fièvre ne marche point uni-

formément; elle a en tierce ou en double tierce, des redoublemens distincts, qui dégénèrent souvent en rémittente : à mesure qu'elle avance, la gêne et la tension de l'épigastre et des hypocondres augmentent ; l'enduit de la langue devient d'une couleur plus foncée ; une soif brûlante fatigue le malade, et lui donne un goût particulier pour les boissons froides et acidulées ; la chaleur de la peau devient acre et sèche ; la constipation quelquefois est opinâtre, d'autres fois il y a une diarrhée continue : des douleurs vagues, de légers mouvemens convulsifs, un délire plus ou moins violent, l'inquiétude, la tristesse, l'impatience, le désespoir, indiquent l'affection sympatique du système nerveux.

XIX. On peut encore considérer comme symptômes de la fièvre bilieuse, beaucoup d'ophtalmies, d'esquinancies, de pleurésies, de péripneumonies, d'éruptions cutanées, etc., qui débutent avec elle, et cèdent plus promptement qu'elle-même aux remèdes qui lui sont propres. On voit tous les jours ces maladies enlevées par un ou deux vomitifs, tandis qu'elles résistent opiniâtrement à toute la série des antiphlo-

gistiques, des astringens, des toniques, etc., employés tour-à-tour.

XX. A mesure que la maladie avance, tous ces symptômes s'agravent et restent ensuite à leur plus haut point pendant plusieurs jours, c'est-à-dire, pendant tout le temps que dure la crise; alors elle se fait partiellement, et la diarrhée bilieuse est la voie la plus fréquente; c'est aussi, dans le pays que nous habitons, celle que l'on cherche généralement à exciter par des purgatifs donnés de deux jours l'un, et même tous les jours: mais, en abandonnant la maladie aux soins de la nature, nous l'avons vue souvent se terminer beaucoup plus promptement, et avec une convalescence plus sûre, par des éruptions cutanées, par les urines, et sur-tout par les sueurs: nous n'avons point eu d'occasion de voir d'hémorragie critique dans cette fièvre.

XXI. Lorsque la mort n'est point l'effet d'une métastase bilieuse sur quelque organe principal, l'exacerbation de la maladie, avant de conduire à une fin funeste, passe presque toujours par la putridité, ou du moins en offre la plupart des symptômes.

XXII. Le traitement de la fièvre bilieuse

est plus compliqué que celui de l'inflammatoire. Les indications sont cependant également puisées dans la marche que la nature abandonnée à ses propres forces, suit pour obtenir une solution favorable; la première est de délivrer par la voie la plus courte les organes gastriques, de la matière qui les irrite; c'est presque toujours par là que l'on doit commencer, à moins que l'excès d'irritation ou la nature connue de la cause n'y mettent obstacle : on réitérera même le vomitif, s'il ne paraît pas avoir suffisamment dégagé l'estomac la première fois. Les boissons indiquées par le goût du malade, des évacuans légers à mesure que la nature fait turgescence, ou, mieux encore, la réunion de ces deux moyens dans une limonade émétisée, conduisent la maladie à une heureuse fin, sans effort et sans s'opposer aux crises que la nature pourrait tenter d'elle-même; mais, si la violence de la maladie ou la marche des symptômes font craindre, soit une métastase, soit la dégénérescence putride, on ne doit point balancer à appliquer les vésicatoires, et à en soutenir les effets en entremêlant les toniques avec les acidulés.

XXIII. Nous comprendrons ici sous le nom de fièvres bilieuses les intermittentes tierces, doubles tierces, les rémittentes nommées par plusieurs nosologistes, tritéophies, hémitritées, etc. : elles présentent les mêmes caractères que la continente, mais, en général, à un degré plus modéré.

XXIV. La complication de la fièvre bilieuse avec l'inflammatoire est assez rare aujourd'hui dans nos climats; elle était au contraire fort commune chez les anciens, et sur-tout chez les Grecs, qui la connaissaient sous le nom de καυσος, comme on peut le voir par les diverses observations consignées dans les épidémies d'Hippocrate, et par le soin avec lequel il y revient dans presque tous ses ouvrages.

XXV. Les symptômes qui la distinguent, sont une chaleur brûlante dans tous les viscères, ainsi qu'à la peau, où elle est sensible au toucher : souvent le malade éprouve un sentiment de froid à l'extérieur et dans les membres; la respiration courte et haletante dessèche la bouche et les narines; la langue est aride, rude, jaune, ou d'un noir brûlé; une soif inextinguible, les nausées, les vomissemens porracés, éru-

gineux, l'abattement extrême des forces; les anxiétés, la voix altérée sont bientôt suivis du délire, de la frénésie et des convulsions.

XXVI. Les redoublemens se font aux jours impairs; mais le sort du malade est promptement décidé : si les urines deviennent noires et rares ou sanglantes, s'il survient une légère hémorragie, un crachement de sang, des sueurs à la figure, le refroidissement des extrémités, une parotide sans suppuration, une diarrhée violente, une péripneumonie à la suite des coliques, en un mot, une crise incomplète ou mal placée, la mort suit bientôt.

XXVII. Mais, si à un jour critique il survient une hémorragie, un vomissement, des selles, des sueurs, des urines ou des crachats suffisans, et produisant un soulagement marqué, la solution de la maladie est rapide.

XXVIII. Le traitement de cette complication est absolument le même que celui de la fièvre inflammatoire, excepté qu'il faut insister davantage sur les délayans, en les appliquant de toute manière, et ménager les saignées. Les vésicatoires dans

le cas de métastase, sont l'unique moyen que l'on puisse indiquer, quoiqu'il soit presque toujours inutile.

XXIX. La fièvre bilieuse accompagne souvent les phlegmasies locales, soit idiopathiquement, soit symptômatiquement; mais elle s'unit plus fréquemment à la fièvre putride, et presque toujours plus ou moins à l'affection catarrhale gastrique. La connaissance de ces complications nous entraînerait beaucoup trop loin, et comme elle n'est point une partie nécessaire et immédiate de notre plan, nous nous dispenserons de nous étendre davantage sur cet objet.

XXX. Quelles que soient les opinions et la théorie des anciens, ils varient peu sur la série des symptômes qui doit caractériser la fièvre bilieuse ou inflammatoire; mais ils ne sont pas de même d'accord sur ceux qui indiquent la *catarrhale* ou *pituiteuse*. On a décrit, sous le nom d'épidémie catarrhale, des maladies essentiellement différentes, et sur lesquelles il est par conséquent nécessaire de s'entendre : les uns ont donné ce nom à la fièvre produite par l'inflammation superficielle d'une partie

quelconque des voies aériennes, telle que la membrane pituitaire, celle qui tapisse la gorge, la trachée et les bronches; ils l'ont distinguée par le flux muqueux dont elle est accompagnée : d'autres en ont placé le siége dans la tunique villeuse de l'estomac : ceux-ci l'ont considérée comme une maladie essentielle causée par la turgescence générale d'une humeur particulière : ceux-là enfin ont étendu le nom de catarrhe à toute inflammation d'une partie quelconque de la membrane muqueuse, et ont considéré autant d'espèces de fièvre catarrhale, qu'il y a dans l'organisme de parties tapissées par cette membrane. Chacun a donné une description différente de la maladie, suivant celle des opinions qu'il adoptait. Pour conserver fidellement le caractère impartial d'historien, nous allons présenter successivement le tableau de cette fièvre considérée sous ces divers points-de-vue, telle qu'elle s'est offerte à nos yeux, ou qu'elle se trouve décrite par des praticiens recommandables. Nous tâcherons de faire jaillir de ce rapprochement quelque lumière capable de nous guider dans le choix d'une des opinions.

XXXI. Le rhume ou *catarrhe des voies aériennes*, fréquent pendant toute l'année, ne devient guère général que dans le printemps; c'est ce qu'il est facile de constater par les histoires d'épidémies qui ont régné depuis le 14.e sciècle jusqu'ici, et que l'on a recueillies.

XXXII. La fièvre catarrhale proprement dite a rarement une invasion subite; elle est presque toujours précédée par des lassitudes et un ennui général, la perte de l'appétit, et une toux sèche qui devient plus fréquente pendant la nuit; souvent aussi elle vient à la suite d'un rhume plus ou moins long, et qui a déjà parcouru ses périodes à diverses reprises, mais d'une manière incomplète.

XXXIII. Alors le malade éprouve alternativement des frissons courts, mais revenant au moindre mouvement, et des bouffées de chaleur plus ou moins brûlante; il a une douleur gravative de la tête, avec une somnolence presque continue, quelquefois des vertiges et même des mouvemens spasmodiques dans les membres; la figure tantôt pâle, tantôt rouge et légèrement tuméfiée; souvent des douleurs dans les

oreilles, les parotides et les yeux, avec rougeur de la conjonctive ; plus fréquemment il éprouve un enchifrénement avec difficulté de respirer par les narines ; il s'y fait un écoulement de matière âcre, limpide, qui produit sur le nez et les lèvres de la rougeur, de la douleur et l'excoriation ; la langue, d'abord blanche, passe ordinairement au jaunâtre ; la bouche a un goût pâteux ou amer, et répugne à toute nourriture animale : la gorge, les amygdales sont, dans certains cas, rouges, douloureuses et enflammées, avec raucité de la voix, même aphonie et difficulté à avaler : ces derniers symptômes se trouvent souvent réunis isolément, et constituent l'esquinancie ou angine catarrhale. Plus fréquemment le malade éprouve une toux violente, la gêne de la respiration, l'oppression, une douleur aiguë du côté, ou d'un autre point quelconque de la poitrine ; le pouls fréquent, serré, déprimé, prend de l'amplitude à mesure que la maladie avance : le malade ressent presque toujours une tension et un poids douloureux à la région épigastrique, quelquefois accompagné de nausées, de vomissemens bilieux ou glaireux, de borborygmes

dans le ventre, de diarrhée, etc. : mais ces symptômes tiennent presque tous à la complication bilieuse, qui manque très-rarement dans les épidémies catarrhales.

XXXIV. La fièvre a ses exacerbations le soir ou la nuit, et en général plus fortement de deux jours l'un ; elle dure depuis trois jusqu'à quinze jours : dans cet espace, les symptômes augmentent graduellement ; il survient des sueurs partielles ; toutes les surfaces malades fournissent un écoulement limpide, âcre et visqueux ; les crachats sont écumeux, teints de sang ; il y a même des hémorragies, soit critiques soit symptômatiques, du nez ou du poumon.

XXXV. La mort arrive dans cette période, tantôt subitement, tantôt annoncée par l'aggravation successive des symptômes. Cette dernière terminaison est indiquée vers le 3.e ou 4.e jour, par la prostration des forces, l'aliénation de l'esprit, l'assoupissement, une toux plus sèche, une douleur aiguë à l'épigastre, la respiration accélérée, stertoreuse, la déglutition difficile et sonore, l'intermittence du pouls et le râle.

XXXVI. La mort subite, nommée par quelques auteurs *catarrhe suffocant*, peut

arriver à toutes les époques de la maladie, soit par des vices de traitement, soit par des saignées inconsidérées, soit par des erreurs de régime, sur-tout chez des sujets dont le poumon est affaibli par l'âge ou des maladies antérieures. Un poids douloureux sur la poitrine, une oppression extrême, le sifflement des bronches, la prostration rapide des forces, conduisent en peu d'heures le malade à sa fin. Nous avons vu même une suppression de transpiration produire la mort, aussi instantanément qu'un coup de foudre.

XXXVII. La crise a lieu, ou par une expectoration muqueuse, blanche, épaisse et facile, ou par des sueurs copieuses, quelquefois fétides, ou par des urines rouges, muqueuses, déposant un sédiment briqueté, ou enfin par une diarrhée glaireuse : ces évacuations sont souvent partielles et combinées entr'elles; elles se prolongent facilement d'une manière chronique.

XXXVIII. La fièvre catarrhale pulmonaire est rarement dangereuse par elle-même : les épidémies de cette nature qui ont fait des ravages, ont tenu le plus souvent leur gravité de la complication, soit

d'une fièvre bilieuse, putride ou maligne, soit de l'inflammation des parties subjacentes.

XXXIX. La tranquillité, l'attention d'éviter le contact de l'air froid, les boissons légèrement rafraîchissantes et expectorantes, dans le commencement ; d'autres amères, un peu toniques et astringentes, sur la fin, suffisent presque toujours pour procurer une issue favorable à la fièvre catarrhale simple : on y joint les vésicatoires et des toniques incisifs plus forts, dans le cas où la maladie menace d'une des deux terminaisons funestes ci-dessus indiquées. Enfin, dans le cas de complications, on y combine, plus ou moins, le traitement propre à la maladie coïncidente.

XL. La *fièvre pituiteuse*, ou *catarrhale gastrique*, c'est-à-dire considérée comme ayant son siége seulement dans la tunique villeuse de l'estomac, est moins commune que la précédente : nous avons eu cependant occasion d'en observer quelques exemples, où nous avons parfaitement reconnu la marche indiquée par *Wagler*. (*a*)

(*a*) *Tract. de morb. mucoso.*

XLI. C'est dans l'automne que règne le plus souvent la maladie; elle s'annonce vers le soir, par des frisson avec des nausées et des vomissemens spontanées de bile ou de glaires ; une chaleur brûlante se développe dans la nuit, avec douleur gravative à la région frontale ; la soif est vive, les nausées continuent, mais le ventre reste serré ; il y a une toux abdominale sèche, et quelquefois des douleurs dans divers points de la poitrine ; souvent aussi les organes de la respiration sont parfaitement libres ; la langue se couvre d'une mucosité blanche ou jaunâtre ; le malade éprouve des anxiétés précordiales, une tension douloureuse des hypocondres, un affaiblissement général des forces vitales avec somnolence; l'esprit est inquiet, chagrin, quelquefois troublé par des craintes imaginaires, tout cela même souvent sans que la fièvre soit en apparence très-violente ; on voit aussi des diarrhées plus ou moins mêlées de sang, avec douleur ou même resserrement à la région ombilicale ; d'autres fois, des aphtes nombreux couvrent l'arrière-bouche, rendent la déglutition difficile et gênent la respiration : les urines sont tantôt natu-

relles, tantôt limpides et douloureuses, tantôt mêlées d'un sédiment blanc ou cendré.

XLII. La maladie peut conduire à la mort, par l'établissement d'un ulcère interne, ou par une métastase suffocante sur les poumons. Nous ignorons si l'on a observé d'autres genres de terminaisons funestes.

XLIII. Lorsque l'on obtient une heureuse solution, c'est le plus souvent par des évacuations partielles, successives et lentes, soit de selles glaireuses puriformes, soit de sueurs acides, soit d'urines muqueuses, soit par des vomituritions spontanées.

XLIV. Dans le traitement de la fièvre catarrhale gastrique, on doit, à l'exemple de la nature, dégager d'abord l'estomac de toutes ces matières hétérogènes et irritantes; entretenir ensuite la liberté du ventre, en délayant par des boissons végétales, et en évacuant successivement les matières qui se rendent dans le canal intestinal, par des purgatifs doux, par l'émétique filé, etc. C'est dans ces cas que l'on obtient le plus de succès de la méthode banale des purgatifs alternés; mais quand elle est poussée trop loin, elle conduit souvent à la putridité. On termine

la cure par un long usage des amers et extractifs savoneux, qui ont en même temps l'avantage, et de rétablir les forces de la membrane affectée de l'estomac, et de résoudre les engorgemens abdominaux, suite fréquente de ces fièvres.

XLV. Si la fièvre catarrhale gastrique simple est rare, sa complication avec les autres genres de fièvres, avec la présence des vers lombricoïdes, avec des exanthêmes et avec des symptômes nerveux, s'observe maintenant tous les jours. De là viennent les fièvres gastriques bilieuses, une grande partie des éruptives, les fièvres lentes nerveuses, etc.

XLVI. Parmi les auteurs qui ont considéré la *fièvre pituiteuse* comme le produit d'une humeur dominante dans toute l'économie, nous citerons de préférence le célèbre Maximilien Stoll : c'est dans le résultat de sa pratique, dans ses aphorismes, que nous puiserons la description que nous allons en donner.

XLVII. *Morbum producit pituita tum primarum viarum, cùm secundarum, compage solidorum debilitatâ.* (Aph. 381.)

XLVIII. *Hanc autem insigniunt lassitu-*

tudo, horripilationes vagae, lingua alba, mucosa, dentes et gingivae sordidae, saliva lenta, anorexia, nausea, oppressio praecordiorum, eorumdem repletio, vertigo, tristitia involuntaria, flatus, borborygmi, febris assidua, in speciem mitis, pulsu propemodum naturali, remissiones obscurae, urinae crudae, pallidae, vix olentes cum sedimento subinde mucoso. Tarde decurrit in plures septimanas porrecta. (Aph. 377.)

XLIX. *Sanatur verò solis naturae viribus, vomitu spontaneo, crebro, facili; diarrheâ non validâ, saepius recurrente, sudoribus dein, sponte natis, nocturnis levantibus, in morbi decremento; miliaribus quoque, coctione praegressâ; anacatharsi pituitosâ, ptyalismo, intermittente, quotidianâ.* (Aph. 382.)

L. *Hinc methodum docendi docemur quae obstructa reserat, spissa solvit, soluta evacuat, laxata firmat; remedio salino, incidente, resolvente, emetico leniori, subin per epicrasin propinato, subemetico, alterante, purgante consimili, dein subamaris, amaris tonicisque.* (Aph. 383.)

LI. *Methodus calidior, viscerum inflam-*

mationes, miliaria non critica, febres ardentes, perniciosas, facit : nimis verò, quam oportet, antiphlogistica, lentas, nervosas, languores chronicos, articulorum morbos, hypochondriasim utramque, phthïsim pituitosam, totque febres diversas, quot pravae methodi fuerint. (Aph. 384.)

LII. *Idcirco acrioribus stimulis parcendum, principio praeprimis, atque universim hic lentè festinandum.* (Aph. 385.)

LIII. *Verno tempore saepe miscetur synocho imputri, in eamdem abit, ex eâ nascitur, temporis, medentis, aegroti vitio ; autumnali verò febrim biliosam comitatur, sequitur, non rarò: inde constitutionis atrabilariae, febris atrabilariae intellectus.* (Aph. 378.)

LIV. *Constitutio pituitosa non nunquam rheumatica, catarrhosa, asthmatica, anginosa, tussis convulsiva, epidemica, scorbutica, apoplectica, etc., appellatur, compellatione a frequentiori aut formâ, aut symptomate petitâ.* (Aph. 379.)

LV. *Eodem tempore aegritudines multae subalternae, herpes, scabies, ophtalmiae, aphthae, tusses, faucium pituita, anorexia, vomitiones pituitosae, spontaneae, matu-*

tinae, cardialgiae, flatus, borborygmi, haemorrhois, colores pallidi, fœdi, obesitas morbida, sensuum tarditas, concipiendi impotentia, concepti emissio, lienes magni, icteri, mœrores, hypochondriasis, hysteria, chloroses, catameniorum anomaliae, maniae, nervorum distensiones, convulsiones universales, tetani, opisthotoni, chorea sancti viti, apoplexiae, podagra, hydrops cujus curatio, uti et luis venereae, saepe est difficillima, constitutione pituitosâ autumnale durante. (Aph. 38o.)

LVI. Il est facile de voir que l'illustre auteur que nous venons de citer, a plutôt considéré la fièvre pituiteuse d'une manière abstraite, en isolant une série de phénomènes dans des maladies compliquées, qu'il ne l'a décrite d'après une réunion d'observations individuelles. Cependant, au milieu des signes généraux qu'il indique, on reconnaît la plupart de ceux qui caractérisent la fièvre gastrique.

LVII. L'opinion la plus récente est celle des auteurs qui ont pris pour base l'identité de structure et de fonctions de la membrane muqueuse dans tous les organes qu'elle tapisse, et les rapports qui se trou-

vent entre les affections de toutes ses parties; rapports que l'on reconnaîtra facilement, en comparant les descriptions précédentes entr'elles, et avec les histoires de la dyssenterie, de la blennorrhagie, du catarrhe vésical, ophtalmique, auriculaire, glandulaire, etc: ils ont réuni sous le nom de catarrhe, toutes les affections produites par l'irritation de cette même membrane. Le tableau suivant de leurs caractères communs développera les motifs de cette opinion.

LVIII. L'invasion de la *fièvre catarrhale, considérée généralement*, est marquée par la contusion des forces, des pandiculations, des alternatives de chaleur et de frissons: le pouls est accéléré, quelquefois faible, quelquefois assez fort. La membrane affectée devient rouge, douloureuse et tuméfiée; il y a chaleur et suppression des sécrétions: alors les fonctions de l'organe qu'elle tapisse sont gênées et plus ou moins douloureuses: tantôt c'est la vue qui ne peut soutenir l'impression de la lumière; tantôt c'est la respiration, dont une partie des voies est obstruée, et qui devient haute, pénible et sifflante; tantôt c'est la digestion qui est interrompue, et dont les or-

ganes, éprouvant un sentiment de plénitude, rebutent ce qui les flattait le plus auparavant ; c'est le tenesme, c'est la dysurie, la strangurie, la répugnance au coït, c'est la surdité ou l'otalgie, etc. La sympathie produit aussi des symptômes communs : ainsi l'irritation des tubes excréteurs, ou seulement de leurs orifices, fait gonfler les glandes et les rend douloureuses (*a*), comme dans l'affection des testicules dite *gonorrhée tombée dans les bourses*, et dans les parotides nommées *jotraux* : ainsi dans le catarrhe de la trachée, il y a contraction spasmodique du diaphragme ; dans celui de l'estomac, douleur frontale ; dans celui de la vessie, titillation du gland, etc.

LIX. La fièvre augmente un peu vers le soir, après quelques frissons : elle est plus forte les jours impairs, quand il y a complication bilieuse. A cette époque la sécrétion de la membrane devient plus copieuse ; il coule une liqueur séreuse, âcre, limpide, avec exaspération générale de tous les symptômes propres à l'état d'irritation où se trouve l'organe.

(*a*) V. la note n.° 1 à la fin.

LX. Les hémorragies qui arrivent dans cette période sont toujours actives : elles peuvent être l'effet, soit d'une exudation à travers les parois vasculaires, par irritation directe du système; soit de la rupture des vaisseaux, qu'occasionnent des secousses réitérées, ou le frottement d'un corps étranger: elles sont quelquefois critiques ; mais plus souvent elles affaiblissent le malade et peuvent le faire périr, même en peu de temps.

LXI. Lorsque la maladie se termine critiquement, tous les symptômes graves se calment, la fièvre s'adoucit, le pouls se développe ; il se fait une sécrétion plus ou moins copieuse, d'un fluide blanc, épais, opaque, mais sans âcreté ni viscosité. Il arrive encore que la crise se fait par les sueurs, ou par une partie de la membrane muqueuse, différente de celle qui était malade. Après que la santé est rétablie, la sécrétion muqueuse prend souvent un caractère de chronicité difficile à guérir ; et dans tous les cas, les forces restent longtemps dans un abattement marqué.

LXII. Quoique cette description de la fièvre catarrhale n'ait point probablement

d'analogue exact et complet dans les observations individuelles, elle ne doit pas moins être considérée comme le résultat immédiat des faits comparés entr'eux. Ce n'est qu'en rapprochant ainsi, par la voie de l'analyse et de l'abstraction, les histoires particulières des maladies, que l'on peut les enchaîner dans un cadre commun, en établir les rapports, et s'élever graduellement à la connaissance des espèces, des genres et des classes.

LXIII. En examinant sous un point-de-vue commun ces trois genres de fièvres, il est facile de voir qu'elles présentent plusieurs phénomèmes semblables, tels que l'accélération du pouls, la diminution des forces musculaires, le mal de tête, l'inactivité des fonctions morales, les douleurs en diverses parties du corps, la régularité de la marche vers l'état sain, etc. ; phénomènes qui tous peuvent se rapporter à un état commun de l'organisme. C'est cet état que l'on nomme en général fièvre. (*a*)

LXIV. Chacune présente aussi des symptômes distincts et caractéristiques. Quels

---

(*a*) V. la note n.° 2.

qu'ils soient, ils indiquent toujours un changement déterminé dans quelques-unes des fonctions vitales, et ces changemens ne peuvent avoir lieu que par augmentation ou diminution des facultés de l'organe.

LXV. Pour développer et éclaircir complétement ces principes, il est important d'établir quelques données générales de physiologie sur la vitalité.

Nous n'entreprendrons point de définir la vie: comme le mouvement et toutes les propriétés essentielles des corps, comme tout ce qui n'a point d'analogue dans la nature, elle n'en est pas susceptible; puisque définir n'est autre chose que comparer. La vie ne se reconnaît que par la présence des facultés qui la constituent, la sensibilité, l'irritabilité et la nutrition. (*a*) Ces trois propriétés sont essentielles et inséparables dans toute molécule vivante. Elles paraissent appartenir même aux fluides (*b*). Différemment modifiées, elles suffisent pour produire toutes les fonctions : mais, suivant l'organisation ou le tissu de la partie, elles

(*a*) V. la note n.° 3.

(*b*) V. la note n.° 4,

sont plus ou moins obscures, plus ou moins exquises ; leur excitabilité naturelle ou maladive est susceptible d'être mise en jeu d'une manière différente, et par des agens même opposés. (*a*)

LXVI. Il est un mode d'action des facultés vitales qui mérite d'être remarqué ici ; c'est la sympathie ou la propriété qu'a un organe, lorsqu'il est stimulé, d'exciter l'action des facultés d'un autre. Les sympathies sont d'autant plus développées, que l'individu est d'un ordre composé plus parfait. Elles sont fort obscures dans les végétaux et les zoophytes.

LXVII. Nous avons vu que les facultés vitales se modifiaient suivant le tissu de chaque organe ; or cette différence dans les tissus n'est pas indéfinie : M. *Bichat* en a compté vingt et un dans son anatomie générale, et a prouvé l'analogie de leur structure respective, de leurs propriétés, de leurs fonctions, de leurs altérations. Il en est de même de la marche des phénomènes qu'ils présentent tant dans l'état sain que dans celui de maladie, quelque

---

(*a*) V. la note n.° 5.

soit l'organe auquel ils appartiennent, l'endroit du corps où ils se trouvent placés. Il a donné le nom de *système* à l'ensemble des parties qui ont le même tissu. (*a*) Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet article, en renvoyant pour de plus amples développemens à l'auteur cité.

LXVIII. Il est, comme nous l'avons fait remarquer, plusieurs symptômes communs dans les fièvres inflammatoires, bilieuses et catarrhales : ils tiennent sans doute à l'augmentation générale de l'irritabilité, unie fréquemment à une altération quelconque des autres facultés; mais chaque fièvre présente tant de phénomènes qui lui sont propres, et qui précèdent même l'état fébrile, que l'on voit aisément qu'ils doivent naître d'une autre source particulière, et vis-à-vis de laquelle l'effet général n'est le plus souvent que sympathique. C'est à reconnaître exactement cette source que doit se borner la détermination de la nature et du siége de chaque maladie, si l'on ne veut pas se jeter dans le vague des hypothèses.

(*a*) V. la note n.° 6.

LXIX. Cette question se trouve à-peu-près décidée relativement aux fièvres catarrhales, dans la discussion où nous avons été forcés d'entrer, par la variété des opinions, sur la série des symptômes qui caractérisent cette espèce de fièvre. Nous avons vu que tout ce qu'on avait désigné sous le nom de catharrhe, fièvre catarrhale, fièvre pituiteuse, n'était autre chose qu'une affection inflammatoire ou par augmentation d'irritabilité dans une partie quelconque de la membrane muqueuse, et que ces diverses affections présentaient entr'elles tant de relations essentielles et symptômatiques, qu'il était très-facile d'en faire une description générale et commune à toutes. Nous avons encore vu que l'affection catarrhale, à son début, était le plus souvent isolée dans une partie déterminée de la membrane; qu'elle excitait ensuite l'affection générale et plusieurs phénomènes sympathiques; que les fonctions d'abord supprimées se rétablissaient à une seconde époque, mais d'une manière dénaturée, et revenaient enfin à l'état sain par une espèce d'excrétion critique. Au reste, l'affection catarrhale des membranes

exposées au contact de l'air, celle des voies alimentaires, celle des génito-urinaires et celle des tubes glandulaires, présentent beaucoup de différences tant dans les symptômes que dans les causes. Nous reviendrons sur ce dernier article dans la seconde partie.

LXX. Tous les phénomènes qui annoncent ordinairement l'imminence de la fièvre inflammatoire, indiquent une activité prononcée dans la nutrition, ou une exubérance de fluide sanguin : les organes sont comprimés, et leurs fonctions, gênées par un excès de vigueur, sont dans cet état que l'on peut nommer *oppression des forces*. (V. §. IX.) Mais, pour produire la fièvre, il faut déterminer l'excitation de l'irritabilité dans un endroit quelconque : si cela a lieu dans un des organes, il y aura phlegmasie locale ; mais, si tout le système sanguin est le sujet de l'irritation, il y aura fièvre inflammatoire. En effet la douleur et l'embarras de la tête, la rougeur de la face, l'ardeur de l'haleine, la plénitude du pouls, la sécheresse des évacuations, les douleurs gravatives des membres, la chaleur vive et halitueuse de la

peau, ne permettent pas d'admettre une affection locale, ni d'en placer le siége dans d'autres systèmes que le vasculaire. (*a*) La nature même des excrétions critiques démontre que le fluide sanguin était le seul affecté, mais sans que son homogénéité fût troublée.

LXXI. Il est peu de maladies dont la nature soit plus mal déterminée que celle de la fièvre bilieuse ; les uns y ont vu une *polycholie*, une surabondance dans le sang, des élémens de la bile, qui par l'effet du mouvement fébrile cherche à s'évacuer, et vient faire turgescence dans l'estomac ; d'autres ont regardé cette fièvre comme le produit d'un amas successif de bile et de matières âcres dans les organes gastriques ; d'autres enfin n'ont considéré l'affluence de ces humeurs excrémentitielles que comme un objet secondaire, et font consister l'essence de la maladie dans l'irritation des membranes de tous les viscères qui concourent à la digestion.

LXXII. Il est très-difficile de prononcer entre ces trois manières de voir. Les obser-

(*a*) V. la note n.° 7.

vations cadavériques sont très-rares, et d'ailleurs peu concluantes. On sait que l'irritation la plus vive laisse rarement après la mort des traces physiques bien marquées dans la partie affectée ; d'ailleurs la fièvre bilieuse ne se terminant presque jamais d'une manière funeste, que par complication, par métastase, ou en passant à la putridité, il est impossible qu'elle fournisse dans ces cas des notions exactes.

LXXIII. Les phénomènes morbides ne présentent pas non plus de secours suffisans pour décider la question. Si, parmi ceux qui caractérisent l'imminence de la fièvre, il en est beaucoup que l'on peut rapporter aux sympathies, plusieurs aussi, tels que la teinte verdâtre des yeux et du nez, le goût amarescent de toutes les sécrétions, de la sérosité même du sang, semblent ne pouvoir tenir qu'à la présence dans la circulation d'un fluide bilieux, soit que la nature commence à en ellaborer les élémens avant de les réunir et les perfectionner par la sécrétion hépatique, soit qu'ils soient rapportés dans les vaisseaux par l'absorption, devenue plus active dans le foie. D'un autre côté, la facilité avec

laquelle tous les symptômes bilieux cèdent souvent à des vomissemens spontanés ou artificiels, ou bien à une diarrhée, semble indiquer que la matière évacuée était plutôt la cause irritante essentielle, qu'un simple effet secondaire de la maladie ; enfin l'on a vu si fréquemment la fièvre, produite par une irritation accidentelle des voies digestives, et sans polycholie antérieure, ni saburre gastrique, développer en peu de temps tous les symptômes bilieux, que l'on ne peut se refuser à admettre cette espèce d'irritation comme cause suffisante de la maladie.

LXXIV. Au lieu de chercher à faire un choix exclusif entre ces trois opinions également probables, et de ployer les faits pour les faire concorder avec celle que nous adopterions, n'est-il pas plus sage de les accorder, en reconnaissant que la fièvre bilieuse est essentiellement produite par la réaction des organes digestifs irrités, sur toute l'économie ; que cette irritation peut tenir à diverses causes ; mais que la plus fréquente est une surabondance de matières bilieuses déposées dans les voies digestives ; enfin qu'il existe ordinairement pen-

dant les fièvres de cette espèce, des substances hétérogènes biliformes dans le torrent de la circulation; substances qui forment probablement la matière des sécrétions critiques propres à la maladie? (*a*)

LXXV. Quoiqu'on ne soit pas entièrement d'accord sur l'essence de la fièvre ardente, la plupart des auteurs paraissent l'avoir considérée comme une combinaison de l'inflammatoire avec la bilieuse. En comparant les symptômes qui sont le plus généralement indiqués comme lui étant propres, et que nous avons fait connaître ci-dessus, il paraît qu'il y a réellement combinaison des principes essentiels des deux autres fièvres, c'est-à-dire de l'irritation idiopathique du système sanguin, et de celle des organes digestifs : mais n'est-il pas à présumer qu'il existe en outre dans les fluides un élément non moins important, et qui détermine peut-être le développement des précédens? c'est la diminution du principe aqueux dans le sang, et par conséquent dans la bile; diminution qui les dénature

---

(*a*) V. la note n.° 8.

l'un et l'autre, et en forme des irritans pour leurs conduits respectifs. (*a*)

LXXVI. D'après les recherches que nous venons de faire sur la nature et le siége des trois genres de fièvres qui font l'objet de ce mémoire (*b*), on voit que la question proposée se réduit à celles-ci : Quelles sont les causes qui excitent, par préférence, l'irritabilité dans le système sanguin, dans le système digestif et dans le système muqueux ? Quelles sont celles qui rendent l'un de ces systèmes plus apte à l'irritation chez tel ou tel individu ? Ce qui établit la démarcation entre les causes disposantes et les causes excitantes de chacune de ces fièvres.

SECONDE PARTIE.

Des Causes directes et indirectes de chaque espèce de Fièvre.

LXXVII. Après avoir démontré que la fièvre, dans les trois genres que nous con-

---

(*a*) V. la note n.° 9.

(*b*) V. la note n.° 10.

sidérons, n'est autre chose que le résultat de la réaction de l'irritabilité augmentée dans certains organes, sur toute l'économie, il semble qu'il ne reste plus qu'à déterminer les circonstances qui excitent et augmentent cette faculté; mais malheureusement ce point-de-vue général n'est nullement conforme au plan de la nature. En douant tous les tissus d'irritabilité, elle l'a tellement modifiée dans chacun, qu'elle peut être mise ici en activité par tel agent, en recevoir là une influence toute opposée, et ailleurs ne lui être soumise d'aucune manière : ainsi l'opium calme le système nerveux, augmente l'action du sanguin, et devient nul sur un autre ; ainsi les cantharides vont porter l'irritation aux organes génito-urinaires, à travers tous les autres; le tartrite de potasse antimonié en agit de même relativement à l'estomac. (*a*) Le sang oxigéné est le stimulus d'un des côtés du cœur, tandis que l'hydro-carbonné paraît l'être de l'autre, etc. Il est même plusieurs systèmes dont l'excitabilité est en raison inverse de celle de quelques autres, tels que

(*a*) V. la note n.° 11.

le cutané et le muqueux, le musculaire et le nerveux, etc.

LXXVIII. Il serait donc bien important de déterminer exactement les causes qui agissent directement sur chaque système, comme excitantes de l'une ou l'autre de ses facultés, et celles qui n'y ont qu'un effet secondaire ou sympathique. Ce point est rarement facile à décider; chaque agent extérieur ou intérieur a le plus souvent une influence combinée sur plusieurs organes, et, comme elle peut être diversement graduée, tant par les circonstances accessoires, que par les facultés locales, la voix de l'expérience que nous devons seule consulter, suffit rarement pour la bien analyser. Nous ne chercherons donc pas toujours, en exposant les causes de nos trois genres de fièvres, à spécifier leur mode d'action; mais nous tâcherons de le faire connaître quand il nous paraîtra démontré.

LXXIX. Le *tempérament* des individus influe singulièrement sur le développement des maladies; ce principe est généralement reconnu : mais qu'entend-on par tempérament? est-ce la prédominance du sang, de la bile, de la pituite, ou de la

mélancolie, comme l'ont pensé les anciens? est-ce celle du chaud, du froid, du sec ou de l'humide? est-ce le rapport de la sensibilité à l'irritabilité?

Ces définitions abstraites, quoiqu'intéressantes en elles-mêmes, ne s'accordent pas exactement avec l'observation des phénomènes organiques, et demandent des développemens ultérieurs.

LXXX. La division que nous avons présentée de toutes les parties organisées en systèmes de tissu, suivant l'analogie de structure, et systèmes d'organes, suivant la relation de fonctions, nous fournira peut-être quelques secours pour atteindre le but que nous nous proposons. Nous distinguerons donc les tempéramens, d'après l'ordre dans lequel les systèmes prédominent chez les individus. La multiplicité des tissus qu'offre l'économie et celle des fonctions qu'elle exerce, semblerait devoir tellement varier leurs rapports, que la théorie des tempéramens devînt inextricable: mais elle s'éclaircira bien, si l'on pense, avec M. *Hallé* (*a*), que « leur détermination doit être fon-

(*a*) Mém. de la Soc. méd. d'ém. de Paris, 3.e année.

» dée sur des dispositions assez importan-
» tes pour que leurs variétés aient, sur
» les actions qui intéressent la vie et la
» santé, une influence qui ne puisse pas
» être révoquée en doute ; » et si l'on remarque d'ailleurs qu'en général le développement d'un système chez un individu, nécessite et établit même entre la plupart des autres des rapports plus ou moins prononcés de forme, de structure et d'activité. (*a*)

LXXXI. On peut distinguer dans les tempéramens des signes sensibles, extérieurs et déterminables, et des effets internes indéterminables par les sens. On a quelquefois donné à ceux-ci le nom d'*idiosyncrasie*: mais, à l'exemple du savant professeur que nous venons de citer, c'est d'après les premiers seuls que nous baserons la division des tempéramens.

LXXXII. Dans les fluides, il peut y avoir prédominance du système des liquides blancs, qui sont les vaisseaux et glandes lymphatiques, souvent même le tissu cellu-

(*a*) V. la note n.° 12.

laire ; ou prédominance du liquide rouge, des artères et des veines. Le premier état est caractérisé par une habitude molle, lâche et faiblement colorée ; il favorise en général la prolongation des affections catarrhales, mais détermine spécialement le développement de celles du canal alimentaire. Le second est marqué par une habitude maigre, sombrement colorée, des formes saillantes et dures, des vaisseaux prononcés et actifs ; il dispose aux fièvres inflammatoires, mais sur-tout aux bilieuses, et n'exclut point les catarrhales pulmonaires. La réunion de ces deux états caractérise la disposition pléthorique ; elle tend sur-tout à la fièvre inflammatoire. La pléthore peut aussi tenir à une turgescence accidentelle des fluides, relativement à leurs vaisseaux propres. Nous ne parlerons point ici des nuances intermédiaires.

LXXXIII. Quant à la *susceptibilité nerveuse*, on peut la considérer relativement à son degré, à la durée de ses impressions et à leur successibilité. L'influence immense du moral sur le physique, et en particulier sur la production des fièvres, est généralement reconnue : mais son mode d'action

diffère pour chacune. Un accès de colère peut exciter une fièvre inflammatoire, tandis que les affections pénibles de l'ame prolongées portent sensiblement sur le système gastrique, et, suivant le degré de leur vivacité, ou la disposition de l'individu, produisent une fièvre bilieuse, ou seulement une pituiteuse. C'est ainsi qu'agissent le chagrin, la rancune, les travaux opiniâtres de l'entendement. La vivacité avec laquelle les sens et l'esprit passent d'une sensation, d'une idée à une autre, a été nommée *successibilité*. Lorsqu'elle est lente, elle produit la méditation dont nous venons d'indiquer les inconvéniens : lorsqu'elle effleure tout, elle a peu d'effets morbifiques. C'est, dit-on, le caractère français par excellence. Ces différens modes de la sensibilité ne sont cependant pas exclusifs. L'énergie des impressions les rend quelquefois durables chez les sujets les plus volages, et leur réitération change le caractère, et par là le tempérament des individus.

LXXXIV. Le système musculaire extérieur peut être considéré, relativement à sa force ou à sa faiblesse, et relativement à sa mobilité et à sa lenteur. La masse mus-

culaire, en ne comprenant sous ce nom que les fibres motrices, est presque toujours le thermomètre des forces de l'individu : elle est, en général, en raison inverse de la mobilité et proportionnelle à la prédominance du système sanguin, tandis que la mobilité elle-même suit presque toujours l'état de la sensibilité. C'est d'après ces comparaisons que l'on peut tirer les indications de la prédominance musculaire, relativement aux fièvres. Ainsi la force dispose à l'inflammatoire, la mobilité aux bilieuses, et la faiblesse sur-tout unie à la lenteur aux pituiteuses gastriques.

LXXXV. Chaque fonction, chaque organe de l'économie peut avoir originellement, ou prendre accidentellement une activité prédominante, qui influence le tempérament, se manifeste par des signes extérieurs généraux et coopère à déterminer telle ou telle maladie. Ainsi les travaux de l'esprit, l'activité des digestions et leur renouvellement, celle de l'exhalation, celle des sécrétions, sur-tout dans les organes générateurs de la bile, deviennent causes de fièvre bilieuse ; les mouvemens violens et réitérés, la fréquence de

la respiration, et sans doute la suroxigénation du sang, la rapidité de la circulation, l'absorption intestinale, la nutrition, la calorification, la turgescence séminale, le dérangement de la menstruation excitent l'affection inflammatoire; enfin la réitération de la digestion, l'activité de l'absorption, la susceptibilité du système exhalant et sécrétoire muqueux, disposent beaucoup aux maladies catarrhales en telle ou telle partie. (*a*)

LXXXVI. Quoique le tempérament dépende essentiellement de l'organisation, il peut être changé peu-à-peu par des circonstances long-temps continuées. Ainsi l'exercice prolongé de toutes les fonctions que nous venons d'indiquer, comme les plus développées dans chacun de ces trois ordres de tempéramens, donnera à l'individu une habitude analogue, qui bientôt influencera dans son sens toute l'économie. (*b*) De là résulte nécessairement une distinction à établir entre le tempérament originel et le tempérament acquis. Il est

---

(*a*) V. la note n.° 13.

(*b*) V. la note n.° 14.

au reste probable que celui-ci se transmet des parens aux enfans, et devient ensuite propre à ces derniers.

LXXXVII. Il est facile, d'après cette analyse, de fixer les caractères physionomiques, qui indiquent le plus de disposition à telle ou telle fièvre.

Corps musclé et fort; embonpoint plus ou moins pléthorique; figure rosée, ouverte; caractère franc, vif, laborieux par saillies, pour la fièvre inflammatoire.

Peu d'embonpoint; muscles saillans et plus ou moins agiles; figure d'un rouge tirant sur le brun ou jaunâtre; traits prononcés, cheveux bruns ou noirs; caractère violent, emporté, opiniâtre, et quelquefois vindicatif et caché, pour la fièvre bilieuse.

Muscles peu distincts à l'extérieur, embonpoint lâche ou nul; figure blanche et peu colorée, cheveux blonds ou châtains; caractère variable, pour la fièvre catarrhale gastrique.

La fièvre catarrhale pulmonaire nous a paru attaquer en général tous les tempéramens; cependant elle semble moins

commune chez les sujets essentiellement bilieux. (*a*)

LXXXVIII. L'*âge* qui dispose à la fièvre inflammatoire est celui de la force musculaire et de la turgescence sanguine, c'est-à-dire, la période qui s'étend depuis le moment de la puberté jusqu'à celui de la maturité. L'âge des fièvres bilieuses en général est plus tardif; il ne commence guère qu'à l'époque où l'homme éprouve des passions prolongées, et dure jusqu'à la vieillesse. Toutes les périodes de la vie sont aujourd'hui sujettes aux fièvres catarrhales; cependant celles qui ont leur siége dans les voies aériennes préfèrent l'âge moyen, tandis que les affections gastriques sont plus marquées dans l'enfance et la vieillesse. Nous ferons peu mention des fièvres catarrhales génito-urinaires; elles sont constamment et presque uniquement liées aux accidens qui les produisent.

LXXXIX. L'influence du *sexe* sur le développement des fièvres est précisément en raison de son rapport avec le tempé-

---

(*a*) V. la note n.° 15.

rament : ainsi les femmes sont en général bien moins exposées à la fièvre bilieuse et à l'inflammatoire que les hommes ; elles sont au contraire plus sujettes qu'eux aux affections catarrhales. On a vu des épidémies de cette nature attaquer spécialement et presque uniquement le sexe féminin. (*a*) Il est cependant une époque de la vie des femmes qui dispose éminemment aux fièvres inflammatoires, indépendamment du tempérament ; c'est celle de la première menstruation. L'âge où finit cette excrétion, donne aussi lieu à quelques phénomènes pléthoriques et inflammatoires dans les maladies qu'elle produit, mais très-rarement à une fièvre essentielle. Les systèmes lympathiques et graisseux profitent le plus communément aujourd'hui de la quantité de matière qui reste dans la circulation ; les affections catarrhales gastriques opiniâtres en sont par conséquent un résultat plus ordinaire. Si l'exercice, la misère, les affections morales empêchent à cette époque l'embonpoint de se développer, il en résulte sou-

(*a*) V. *Stoll, ratio med. april.* 1777.

vent des dispositions bilieuses plus prononcées.

XC. Quoique nous ayons par tempérament plus ou moins de facilité à éprouver telle ou telle *affection morale* déterminée, ou bien à y résister, le concours des circonstances peut nous faire une habitude de celles auxquelles nous avons le moins de penchant, et changer jusqu'à un certain point notre mode organique. (*a*) Ainsi la fréquence des plaisirs modérés, des jouissances, l'absence des chagrins et des travaux de l'esprit, favorisent les dispositions pléthoriques et inflammatoires; les chagrins vifs, au contraire, l'ambition, la haine, la vengeance étouffée, dirigent leurs efforts vers le système gastrique : les travaux tranquilles d'esprit enfin, la méditation, la tristesse modérée et prolongée, portent plus particulièrement sur le système muqueux.

XCI. Les *passions vives* peuvent aussi devenir causes déterminantes des deux premiers genres de fièvres : un emportement de colère, une joie vive, et inter-

(*a*) V. la note n.° 16.

médiairement toute autre passion qui occasionne la suppression du flux menstruel, peut produire la fièvre inflammatoire ; la colère, sur-tout lorsque ses effets sont entravés par une circonstance quelconque, a le même effet sur la fièvre bilieuse.

XCII. Les *maladies antécédentes* ont peu d'influence sur le développement des fièvres inflammatoires et bilieuses. Il n'en est pas de même pour la catarrhale. Les affections muqueuses antérieures disposent pendant long-temps à en contracter de nouvelles, et, suivant qu'elles ont occupé telle ou telle partie, y attirent de préférence la fluxion morbifique.

XCIII. Les *dispositions intérieures*, sans être proprement maladives, peuvent devenir causes déterminantes de fièvre ; ainsi l'embarras gastrique, décrit par le père de la médecine (*a*), est l'annonce des fièvres bilieuses ; l'embarras muqueux intestinal y excite souvent le catarrhe ; enfin l'âcreté des sécrétions qui passent par le vagin et la vessie, la présence d'un calcul dans cette dernière partie, déterminent une ir-

---

(*a*) *Hipp. aph.* 17, *s.* 1.

ritation et un écoulement dont le résultat le plus ordinaire est la fièvre que nous nommons catarrhale. Une fluxion par métastase, le virus vénérien porté de l'intérieur sur une membrane muqueuse, ne peuvent-ils pas être aussi considérés comme causes de fièvre?

XCIV. On pourrait placer ici la *négligence de précautions habituelles*. L'oubli d'une saignée annuelle, de sangsues, devient cause de fièvre inflammatoire; le retardement d'un vomitif, de ces purgatifs auxquels on s'accoutume si aisément, produit, suivant l'état respectif de la tonicité dans les diverses membranes de l'organe gastrique, des fièvres bilieuses, pituiteuses ou mélangées; enfin la membrane muqueuse devient souvent le remplaçant d'une excrétion quelconque supprimée, de sueurs artificielles, d'un cautère, d'un séton, etc., et produit une des espèces de fièvre catarrhale, suivant la circonstance déterminante. Nous avons vu le retard de bains qu'une dame prenait tous les étés, déterminer des symptômes bilieux très-violens, qui n'eussent pas tardé sans doute à produire une fièvre vive

et même ardente, si l'on n'y eût pourvu par les moyens indiqués.

XCV. Les *alimens* animaux et succulens, pris en quantité considérable, mais non suffisante pour troubler la digestion, sont mis au nombre des causes de la fièvre inflammatoire, sur-tout lorsque l'on passe à ce régime rapidement, après en avoir eu un opposé; la transition contraire, la nourriture indigeste, mal-saine, les substances huileuses, mucilagineuses, déterminent les catarrhes gastriques; enfin les alimens âcres, échauffans, sur-tout de mauvaise nature, les salaisons, les fritures, etc., donnent lieu à la fièvre bilieuse.

XCVI. L'effet des *boissons* est presque toujours relatif aux tempéramens. Les toniques fermentées alkooliques, sur un sujet vigoureux, mais maigre, porteront à la fièvre bilieuse (*a*); sur un sujet gras, fort, vers l'inflammatoire; et sur un tempérament lymphatique, soutiendront les forces et la santé. Les boissons froides, mucilagineuses, nécessaires aux premiers, utiles

(*a*) V. la note n.° 17.

aux seconds, fatiguent les forces digestives des derniers.

XCVII. Diverses *substances irritantes*, soit médicamenteuses, soit mécaniques ou autres, appliquées aux membranes, y occasionnent une excitation qui peut devenir fébrile. Ainsi les purgatifs réitérés déterminent des fièvres bilieuses ou pituiteuses; placés dans la convalescence des fièvres d'accès de l'un ou l'autre genre, ils les renouvellent plus fortes qu'auparavant; ainsi des vapeurs âcres, mêlées à l'air respiré, causent un catarrhe des voies aériennes; des matières irritantes, introduites dans l'estomac, dans le rectum, dans la vessie, dans le canal de l'urètre, ont les mêmes effets sur les organes alimentaires et urinaires. (*a*) Les cantharides enfin, prises à l'intérieur, déterminent par leur affinité spécifique une fièvre catarrhale vésicale.

XCVIII. L'*exercice* en général est aussi favorable aux fièvres inflammatoires et bilieuses, que contraire aux pituiteuses; ce-

---

(*a*) V. *Swediaur, traité complet des maladies vener.*

pendant l'exposition au froid, immédiatement après l'exercice, est une cause de fièvre que l'on peut regarder comme commune à toutes. Il est enfin à remarquer que la transition du repos à l'exercice, et celle de l'exercice au repos, sont également propres au développement de l'inflammatoire, tandis que la bilieuse tient plus particulièrement au premier mode, et la catarrhale au second.

XCIX. Les *veilles* prolongées ont été placées quelquefois parmi les causes de fièvres inflammatoires. Nous ne l'avons jamais observé; mais nous croyons que, longues et continuelles, elles disposent plutôt aux affections bilieuses, et par leur fréquence aux catarrhales.

C. Il en serait à-peu près de même des *plaisirs excessifs de l'amour*, en faisant entrer dans le résultat de ceux-ci, en quelques cas, le charme du désir satisfait, et tout ce qui tient à l'affection morale. La maladie catarrhale des organes de la génération, qui en résulte souvent, est le plus léger inconvénient; aussi cet article, ainsi que le précédent, tiennent bien plus essentiellement aux fièvres putrides

et nerveuses, qu'à celles dont il est ici question, et ce n'est que pour ne point laisser de vide dans le tableau que nous en avons parlé.

CI. L'influence des *vêtemens* est d'une importance bien moindre sur les tempéramens robustes, que sur ceux qui sont faibles et sur-tout maladifs. Chez les premiers une couverture plus ou moins épaisse, de telle ou telle nature, devient par l'habitude peu sensible pour les fonctions vitales; mais il n'en est pas de même pour les personnes d'une force légère et même moyenne : chez elles l'exposition d'une étendue considérable de la peau au contact de l'air, est quelquefois la source de fièvres bilieuses; mais elle l'est sur-tout de toutes les affections catarrhales, tant aiguës que chroniques. S'il n'y a point de viscère déjà malade et susceptible de devenir le centre d'attraction, la fluxion se dirige le plus souvent vers les organes avec qui la portion de la peau découverte a le plus de sympathie : du cou, elle se porte sur la gorge et la poitrine, et de là viennent les rhumes opiniâtres; du sein elle va aux organes de la génération, et produit

les fleurs blanches ; enfin des membres inférieurs elle se dirige sur les organes abdominaux, d'où les maux d'estomac, les coliques glaireuses, les indigestions, les catarrhes de vessie, enfin les écoulemens utérins blancs. Un changement considérable et déplacé dans la quantité des vêtemens, est dangereux pour tout le monde ; mais ses effets sont relatifs au tempérament de l'individu et aux circonstances qui en dirigent l'effet sur tel ou tel organe.

CII. Quelques *bains* éloignés, comme objet de propreté, ne peuvent en général être qu'avantageux à tous les tempéramens sains ; mais leur usage fréquent a sur la santé une influence marquée : tièdes, ils relâchent la peau, le tissu cellulaire, en augmentent les sécrétions et diminuent l'excitation nerveuse ; froids, ils resserrent le système cutané, empêchent la transpiration, et augmentent ou diminuent les forces, suivant que l'exercice de cette fonction était favorable ou contraire. Ainsi les bains s'opposent en général au développement des fièvres bilieuses : les froids peuvent disposer aux affections inflamma-

toires dans les sujets forts ; mais chez les faibles et sur-tout chez ceux qui ont le système muqueux dominant, ils dirigent sur lui la transpiration et augmentent ses affections. Les bains tièdes donnent aux fluides une tendance opposée ; mais l'introduction de l'eau dans l'économie, relâche par la suite tous les organes et cause les maladies qui sont le résultat de cet état.

CIII. Les *habitations* peuvent être considérées sous le point-de-vue de leur position et de leur structure. Nous rassemblerons à l'article des climats (*a*) ce que le père de la médecine a dit à l'égard de la situation ; quant à leur construction, on peut remarquer que lorsqu'elles sont grandes, bien percées, de manière à favoriser le changement d'air, et qu'elles ne sont point dominées par les terres voisines, elles ont la disposition la plus favorable à la santé en général. Le mode contraire altère peu-à-peu les forces ; il dispose aux maladies par atonie, et par conséquent aux affections catarrhales ; mais son effet

(*a*) §. CXV.

le plus commun est la complication putride ou maligne, ou le développement de la constitution scrophuleuse. (*a*)

CIV. La *propreté* peut être relative aux vêtemens et aux habitations. Dans tous les cas, la salubrité des uns et des autres dépend de son exactitude; la négligence à cet égard a les mêmes effets que les constructions mal-saines.

CV. La *chaleur* atmosphérique est une des causes qui influent le plus sur le développement de telle ou telle espèce de fièvre. Lorsqu'elle est prolongée et violente, elle irrite sensiblement les organes gastriques, et donne lieu à la constitution morbifique qui en dépend. Le froid au contraire retient les fluides dans le corps, et, suivant leur nature, suivant l'activité vitale, produit la pléthore sanguine ou lymphatique, les maladies inflammatoires ou les muqueuses. Les alternatives du froid et du chaud, soit atmosphériques, soit accidentelles, dirigent leurs efforts sur les membranes muqueuses: c'est sans doute de cette manière que les chaufferettes pro-

---

(*a*) V. la note n.° 18.

duisent si souvent les écoulemens utérins.

CVI. L'*humidité* favorise en général la turgescence du système lymphatique, et la sécheresse celle du système sanguin: ainsi l'humidité unie à la chaleur produit les fièvres gastriques, bilieuses, putrides; jointe au froid, elle détermine les affections chroniques, les fièvres pituiteuses, intermittentes rebelles, etc. La sécheresse au contraire, combinée avec le froid, donne lieu aux phlegmasies locales et à la fièvre inflammatoire, et, unie à la chaleur, excite les fièvres bilieuses et les ardentes.

CVII. On ne peut déterminer l'influence des *vents*, que relativement à un climat donné. Elle est en général en rapport direct avec le degré d'humidité et de chaleur dont ils se trouvent chargés: ils suivent donc à cet égard la marche que nous venons d'indiquer: ainsi, dans notre contrée, le vent sud-ouest est le plus propre aux maladies; dans les départemens qui bordent la Méditerranée, c'est le sud ou sud-est. Les vents du nord, du nord-est sont généralement les plus sains; mais

en même temps établissent la constitution inflammatoire. Le nord-ouest, lorsqu'il souffle ici dans l'été, dispose aux affections bilieuses.

CVIII. Il est une autre disposition locale des vents, qui dépend des *émanations* dont ils se chargent dans leurs routes, ou des qualités qu'ils y reçoivent. En passant sur des eaux stagnantes, ils portent à une distance même considérable les gaz qui s'en dégagent, et dont on connaît l'influence sur la génération des fièvres catarrhales, intermittentes, putrides et nerveuses: en traversant les montagnes couvertes de neige, ils deviennent d'un froid piquant: ils reçoivent la qualité opposée en parcourant des plaines sèches et brûlantes, des déserts sablonneux et arides: enfin les émanations animales ou végétales putrides, les gaz même qui dégagent les plantes par la vitalité, les vapeurs des mines et celles qui sortent de la terre en certains endroits, portent sur l'aile des vents leurs effets pernicieux dans tel ou tel canton du voisinage.

CIX. D'après ce que nous venons de dire, on peut reconnaître l'influence des

saisons sur le développement des différentes fièvres, telle que nous l'avons indiquée à chacun de leurs articles. (*a*) Il faut cependant remarquer que les constitutions annuelles et épidémiques tiennent souvent en grande partie aux saisons qui ont précédé; ainsi la diathèse sanguine de l'hiver dirige les catarrhes vernaux sur la poitrine, tandis que l'irritation des organes gastriques pendant l'été attire sur eux la même affection en automne.

CX. « Si les signes qui accompagnent » le lever et le coucher des astres, arri- » vent d'après le cours ordinaire de la » nature; si pendant l'automne il tombe » des pluies, que l'hiver soit modéré, » c'est-à-dire, ni trop doux ni trop froid, » et que, pendant le printemps et l'été » suivant, il ne tombe que les pluies pro- » pres à ces deux saisons, une telle année » doit naturellement être fort saine. »

CXI. « Si au contraire, à un hiver sec » et boréal, succède un printemps pluvieux » austral, il faut nécessairement que l'été » occasionne des fièvres, des ophthalmies

---

(*a*) §§. IX, XV, XXXI et XLI.

» et des dyssenteries. . . . Ainsi les fièvres
» seront très-aiguës, sur-tout chez les sujets
» d'un tempérament phlegmatique, et les
» dyssenteries attaqueront les femmes ainsi
» que les hommes d'une complexion très-
» humide. Ces maladies seront courtes, si
» l'été est sec : elles seront au contraire
» plus longues, s'il est pluvieux. . . . Si
» le lever de la canicule amène des orages,
» des pluies, et que les vents étésiens souf-
» flent à cette époque, on peut espérer
» qu'elles cesseront, et que l'automne sera
» saine ; au reste cette constitution amè-
» nera des dyssenteries, des ophthalmies
» sèches, et chez quelques personnes des
» fluxions de la tête au poumon. Il est
» probable que les dyssenteries attaqueront
» les hommes phlegmatiques et les fem-
» mes ; les sujets d'un tempérament bi-
» lieux seront plus exposés aux ophthal-
» mies sèches. »

CXII. « Si l'été est pluvieux et austral,
» et qu'une automne pareille lui succède,
» l'hiver suivant sera nécessairement mal-
» sain : les sujets d'un tempérament phleg-
» matique, ceux qui auront passé l'âge
» de quarante ans, auront des fièvres ar-

» dentes , et les hommes bilieux , des » pleurésies et des péripneumonies. »

CXIII. « Si un été sec et boréal est » suivi d'une automne pluvieuse et aus- » trale , il y aura probablement l'hiver » suivant des maux de tête , des sphacèles » du cerveau , des enrouemens , des cory- » zas , des toux , et chez quelques indi- » vidus des phthisies. »

CXIV. « Mais si l'automne est boréale » et sèche , et qu'il n'y ait eu de pluie , » ni au lever de la canicule , ni à celui » d'Arcturus , une telle constitution sera » très-favorable aux tempéramens humi- » des et phlegmatiques , ainsi qu'aux fem- » mes ; elle leur causera des ophthalmies » sèches , des fièvres tant aiguës que chro- » niques , et à quelques-uns même des af- » fections mélancoliques. »

Nous avons cru devoir extraire ce tableau du traité d'*Hippocrate , des airs , des eaux et des lieux* , parce qu'il établit d'une manière complète les rapports des maladies avec la météorologie.

CXV. Le *climat* influe singulièrement sur le tempérament de ses habitans. La situation même des lieux où ils demeurent,

change d'une manière sensible la disposition à contracter telle ou telle maladie; c'est peut-être du concours prolongé de ces deux circonstances, que sont venues les diverses races ou espèces du genre humain. Quoi qu'il en soit, les climats tempérés sont ceux qui favorisent le plus le développement de toutes les facultés vitales, surtout en approchant du nord: mais aussitôt que l'on a passé le 66.e degré ou le cercle polaire, on voit la constitution des hommes passer rapidement du sanguin plus ou moins pituiteux ou athlétique, au mélancolique bilieux et au pituiteux apathique: en marchant du côté opposé, les nuances sont moins saillantes, mais sont assez régulières; et, à mesure que l'on approche des tropiques, la sensibilité s'exaspère, le système gastrique et hépatique prononce davantage son influence, tandis que l'embonpoint diminue. La vigueur de beaucoup de nègres semblerait prouver que l'altération des forces ne suit pas la même proportion, et que la chaleur sèche des régions équinoxiales, ne porte pas autant que l'humidité sur les forces musculaires; d'un autre côté, l'obtusion de leurs facultés intellec-

tuelles contraste si singulièrement avec la violence de leurs passions, qu'il est très-difficile de déterminer l'action précise des températures extrêmes sur l'organisme.

CXVI. *Hippocrate* (*a*) a considéré l'*exposition* des habitations à chacun des quatre points cardinaux du ciel, comme une des circonstances les plus essentielles à la détermination de la nature du sol, des eaux, et sur-tout des maladies. Cette position bien prononcée par des chaînes de montagnes n'est sans doute pas sans effets marqués ; mais nous n'avons pas eu occasion de les rencontrer, et ceux qu'il a indiqués tenant spécialement aux régions de la Grèce, nous ne nous y arrêterons pas.

CXVII. Le rapport des habitations avec *la nature et la disposition du sol*, est plus sensible. Ainsi « tous ceux qui habitent un » pays montueux, inégal, élevé et pourvu d'eau, et qui éprouvent des variations de saisons considérables, doivent » naturellement être d'une haute stature, » très-propres à l'exercice, au travail, et » pleins de courage, ils sont d'un carac-

(*a*) *Hipp.*, des airs, des eaux et des lieux.

» tère sauvage et féroce. Ceux au contraire
» qui vivent dans des pays enfoncés, cou-
» verts de pâturages, et tourmentés par des
» chaleurs étouffantes, qui sont plus expo-
» sés aux vents chauds qu'aux vents froids,
» et qui font usage d'eaux chaudes, ne
» sont ni grands ni bien proportionnés, ils
» sont plutôt trapus et chargés de chair;
» ils ont les cheveux noirs, et leur teint
» approche plus du noir que du blanc;
« leur tempérament est moins phlegma-
» tique que bilieux; ils ne sont naturelle-
» ment ni braves ni propres au travail:
» au reste ils peuvent jouir d'une bonne
» santé, s'il y a dans leur pays des fleuves
» qui entraînent les eaux dormantes et
» celles de pluies. Si au contraire ils sont
» éloignés des fleuves, et qu'ils boivent des
» eaux stagnantes, de marais, ou conduites
» de loin, ils doivent avoir de gros ven-
» tres, et être sujets aux affections de
» la rate. Ceux qui habitent un pays élevé,
» nu, venteux et humide, sont ordinaire-
» ment grands et se ressemblent entr'eux:
» mais ils sont d'un naturel plus doux et
» moins braves. Ceux qui habitent des ter-
» roirs légers, secs et nus, et où les chan-

» gemens des saisons ne sont point tem-
» pérés, ont l'habitude du corps sèche et
» nerveuse, et le teint plutôt blond que
» brun; l'arrogance et l'indocilité forment
» leur caractère. »

CXVIII. « Par-tout où le sol est gras,
» mou et humide, où les eaux sont si peu
» profondes, qu'elles sont chaudes en été et
» froides en hiver, et où l'on jouit d'une
» égale température, les hommes sont or-
» dinairement charnus, faibles, mous, pa-
» resseux et sans courage: on les voit plon-
» gés dans l'indolence, naturellement dis-
» posés au sommeil, et ils sont d'un esprit
» épais, lourd, et peu fait pour l'exercice
» des arts: mais dans un sol nu, raboteux,
» qui n'est point abrité, qui est également
» accablé par les froids rigoureux et par
» un soleil brûlant, les hommes ont le corps
» sec, maigre, mieux prononcé, nerveux
» et velu; ils sont extrêmement actifs, vi-
» gilans, d'un caractère arrogant, indocile
» et plutôt sauvage que doux: ils sont d'ail-
» leurs très-intelligens et doués d'un esprit
» plus fin pour l'exercice des arts, et d'un
» plus grand courage pour celui de la
» guerre. »

D'après ce que nous avons dit des relations des fièvres avec les divers tempéramens, il est facile de reconnaître, dans cet exposé, celles que chacune a avec les climats. Nous avons conservé exactement les idées de l'auteur grec, pour établir d'une manière plus solide et plus complète, les bases de la réponse que nous devons faire à l'avant-dernier article de la question.

CXIX. La forme du *gouvernement* donne aussi une nuance particulière aux affections morales des individus, à leurs tempéramens et à leurs maladies. Dans les gouvernemens despotiques, la soumission aveugle, la crainte même, qui en sont les premiers mobiles, minent lentement la constitution des habitans, tandis que l'ignorance ne leur laisse d'autre jouissance que les plaisirs des sens; ils s'y livent avec fureur, par l'indifférence que le défaut de sureté et de propriété donne pour la conservation de la fortune. Ils sont donc faibles, lâches, voluptueux, peu disposés à la fatigue, et par conséquent tendent plus ou moins au tempérament mélancolique, et aux maladies qui en résultent.

Dans les monarchies, la garantie des lois

laisse plus de tranquillité : chaque individu a une manière d'être plus distincte. Si l'honneur monte les caractères, ce n'est que dans certains corps, ou par caprice : mais la disproportion des fortunes amène le luxe, et des plaisirs, qui, pour être plus variés que dans le gouvernement précédent, n'en influencent pas moins la constitution. Les tempéramens sont peu uniformes : ils prennent l'empreinte de la classe à laquelle appartient l'individu. Ils tirent cependant, en général, sur le pituiteux et le sanguin, et par conséquent favorisent le développement des maladies qui leur sont propres.

Dans les pays où le peuple a part au gouvernement, chacun voit en soi une portion du souverain, et prend part à l'intérêt général : les esprits fermentent, l'émulation naît ; les passions actives se développent au milieu souvent des orages ; l'éloquence déploie toutes ses ressources ; mais le luxe, les sciences même ne sont là que des objets secondaires. Les républicains sont généralement robustes, braves, sobres, francs, peu instruits. C'est chez eux que se développent le plus souvent les tempéramens bilieux et athlétiques.

L'oligarchie, l'aristocratie même sont moins des républiques que des monarchies polycéphales. Le peuple, souvent aussi comprimé que par le despotisme, ne reçoit que de malignes influences des orages républicains qui grondent sur sa tête. (*a*)

CXX. Les *mœurs* guerrières, agricoles ou commerçantes, peuvent se combiner entr'elles et avec le gouvernement de chaque peuple, pour modifier son caractère et sa constitution générale; ce qui donne des nuances très-variées : il serait difficile de les déterminer; en général cependant les exercices de la guerre augmentent les forces musculaires et la violence du caractère; ceux de l'agriculture fortifient le corps et adoucissent les passions : le commerce enfin donne à ceux qui s'y livrent un genre particulier de perspicacité dans l'esprit, mais peu de génie et de force; il est seulement des espèces d'industries qui exercent et fortifient la classe inférieure du peuple.

CXXI. Le *service maritime* est devenu assez général dans quelques pays pour influencer la santé nationale. Il porte communé-

(*a*) V. la note n.° 19.

ment sur le système gastro-hépatique et sur le muqueux. Cela tient probablement plus au régime mal-sain, aux alimens âcres, sales, putréfiés, aux boissons alkooliques, aux exercices violens et forcés suivis du repos, aux alternatives extrêmes de la température, qu'à l'air de la mer et à la nature du travail des marins. Leurs maladies sont violentes, mais bientôt jugées, soit en bien, soit en mal.

CXXII. Après avoir considéré les diverses circonstances qui disposent à telle ou telle constitution, et celles qui excitent l'invasion des fièvres inflammatoires, bilieuses et catarrhales, il ne sera pas inutile maintenant de les voir rapprochées de manière à en saisir les rapports ; en observant que le plus souvent il y en a plusieurs de chaque ordre qui concourent au même effet.

CXXIII. *Causes disposantes inflammatoires.* Tempérament sanguin; constitution robuste ; âge moyen ; sexe masculin ; climat tempéré ou plutôt froid ; exposition orientale ; sol élevé, montueux, sec, pourvu d'eaux courantes ; hiver froid et sec ; air pur ; habitations bien aérées, propres ; gouvernement modéré; mœurs actives; exer-

cices fréquens, violens, mais non excessifs; alimens succulens, copieux; boissons alkooliques; tranquillité d'esprit, ou passions vives, mais momentanées.

Causes excitantes. Joie vive; accès de colère; négligence d'une évacuation sanguine habituelle; excès de boissons alkooliques, quelquefois de veilles ou des plaisirs de l'amour; passage rapide de l'exercice au repos, ou du repos à l'exercice; suppression de la transpiration.

CXXIV. *Causes disposantes bilieuses.* Tempérament bilieux; constitution sèche et nerveuse; âge viril; climats extrêmes, sur-tout brûlans; sol sec ou marécageux; exposition méridionale, occidentale ou enfoncée; été chaud, orageux; habitations mal percées; gouvernement violent; mœurs sombres; exercices fréquens, excessifs; veilles; alimens âcres, échauffans, salés, frits; boissons alkooliques ou d'eau malsaine; passions douloureuses, défiance, chagrin, haine, vengeance étouffée.

Causes excitantes. Accès de colère; jalousie; embarras gastrique, ou autre matière irritante portée sur l'estomac; négligence d'évacuations habituelles de ce gen-

re ; excès dans les alimens ou les boissons ; indigestion ; marches, travaux supportés pendant une chaleur violente ; épuisement séminal ; suppression de la transpiration.

CXXV. *Causes disposantes catarrhales.* Tempérament lymphatique, prédominance muqueuse ; enfance ou vieillesse ; sexe féminin ; climat tempéré ; sol gras, humide, aquatique ; exposition septentrionale ou occidentale ; saisons tempérées ; passage du froid au chaud, *aut vice versâ* ; humidité de l'atmosphère, soit actuelle, soit précédente ; habitations dominées, humides ; insuffisance des vêtemens ; malpropreté ; gouvernement modéré, mais indépendant du peuple ; mœurs douces, sédentaires ; nourriture fade, indigeste, putréfiée ; boissons débilitantes ; maladies antérieures, soit du système muqueux en général, soit de quelqu'une de ses parties.

Causes excitantes. Matière irritante portée sur la membrane muqueuse ; suppression subite de la transpiration ; cessation d'une évacuation muqueuse ou lymphatique continuée ; passage rapide du chaud au froid.

Causes déterminantes pulmonaires. Prin-

temps (*a*) variable à la suite d'un hiver humide ; contact d'un air inaccoutumé, ou chargé de vapeurs irritantes sur les organes de la respiration. . . . *Gastriques.* Automne à la suite d'un été humide ; embarras gastrique ; alimens âcres, mal-sains; contagion dans la dyssenterie . . . . *Génito-urinaires.* Saison indifférente; âcreté des sécrétions; application d'un irritant extérieur ; vérole; coït répété ; excitation locale ; usage des cantharides ; présence d'un calcul. . . . *Glandulaires.* Excitation du système organique dont la glande fait partie, ou particulièrement de la sécrétion locale ; irritation par un corps étranger, par un coup, ou par un stimulant spécifique.

CXXVI. Nous avons indiqué les causes des trois principaux genres de fièvres par irritation. (*b*) On voit qu'elles tiennent à une telle multitude de circonstances, qu'il est nécessaire, pour les bien connaître, d'embrasser toutes les périodes de la vie de l'homme, et ses rapports avec tout ce qui l'entoure. Comment ces rapports ont-ils

---

(*a*) V. la note n.° 20.

(*b*) V. la note n.° 21.

changé à diverses époques et chez différens peuples ? Ce changement a-t-il été suffisant pour déterminer un nouveau mode dans les maladies ? Telles sont les questions dont la solution terminera la discussion que nous nous sommes proposée.

TROISIÈME PARTIE.

Recherches historiques sur les circonstances qui ont déterminé successivement le développement et la coïncidence des diverses causes.

CXXVII. Si nous ne voulions admettre sur la prédominance de tel ou tel genre de fièvre dans chaque âge, que des preuves directes et tirées des éphémérides médicales, c'est-à-dire de l'observation précise de la maladie par un médecin, notre horizon se trouverait bien resséré. Nous ne pourrions remonter d'abord au-delà d'*Hippocrate ;* c'est lui qui, le premier, a tracé des descriptions vraiment cliniques de maladies ; et depuis lui jusqu'au 16.e siècle de l'ère chrétienne, à peine nous reste-t-il dans *Galien*, *Aretée*, *Cœlius Aurelianus* et

Alexandre de Tralles, quelques pages d'observations. Tous les autres anteurs, et ceux-là même le plus souvent, n'ont été que des commentateurs des divers ouvrages du père de la médecine, ou des systématiques, qui observaient bien moins pour faire faire de nouveaux pas à la science, que pour appuyer leurs opinions particulières, ou les interprétations qu'ils donnaient à celles de leurs prédécesseurs. Des faits aperçus et recueillis à travers le voile de la partialité systématique, ne méritent pas une grande confiance ; cependant on trouve, en rapprochant leurs principes généraux de traitement et les maladies sur lesquelles ils se sont étendus avec le plus de complaisance, des rapports précieux qui ne peuvent être que le résultat de leur expérience clinique, et qui donnent de bonnes indications sur la nature des maladies les plus communes à l'époque où vivaient ces auteurs.

CXXVIII. Il est une autre raison qui tendrait encore à affaiblir le résultat isolé de la comparaison des observations cliniques ; c'est qu'aucunes n'ont été faites exactement dans le même endroit, à des épo-

ques un peu éloignées (*a*) ; et nous avons prouvé ailleurs quelle influence la situation topographique des habitations avait sur la nature des maladies. (*b*) Ainsi, pour saisir le rapport exact des observations du siècle d'Hippocrate, avec celles que l'on fait dans le nôtre, il faudrait être en Grèce ; pour celles de Galien, il faudrait habiter Rome, Rome peuplée de ses citoyens indigènes. Les matériaux, sous ce point-de-vue, nous manquent entièrement. La Grèce, couverte de peuples barbares et abrutie par le despotisme, a oublié jusqu'au nom de la médecine. Rome ne reconnaît presque plus ses citoyens : elle n'est habitée que par des hommes rassemblés successivement de tous les points de l'Europe ; et les peuples nouveaux dans la science médicale, les Français, les Allemands, les Anglais, sont ceux qui, depuis long-temps, ont recueilli le plus de bonnes observations. Chez eux la comparaison de l'état moderne avec l'ancien est entièrement impossible.

CXXIX. Mais, si nous parvenons à dé-

(*a*) *Scribeo in aëre romano. Baglivi.*

(*b*) §§. CXV à CXVII.

montrer que la nature et l'organisation de l'homme n'ont jamais changé, que les maladies dont il est affecté tiennent essentiellement à son tempérament, au climat et aux mœurs, et que le tempérament lui-même n'est que le résultat de l'action continuée des deux autres causes sur les générations successives, il suffira de rappeler la coïncidence de ces causes dans chaque âge et chaque pays, pour remplir le but de l'Académie.

CXXX. Tout dégénère dans la nature; l'homme sur-tout voit chaque siècle enlever quelque chose à ses facultés : tel est le cri de tous les âges, depuis l'histoire de Moïse et les poésies d'Homère et d'Hérodote, jusqu'à la fameuse querelle des anciens et des modernes; Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Indiens, Chinois, Européens de toutes les régions, et presque de tous les âges, nous peignent les hommes qui ont précédé l'époque de leur chronologie, comme infiniment supérieurs à eux pour la vigueur et la longévité. Une existence de plusieurs siècles, des forces incalculables, des talens supérieurs, des actions inimitables : tel est le portrait que

les premiers historiens nous font des fondateurs des nations. Plusieurs écrivains célèbres (*a*) ont déjà apprécié à sa juste valeur cette partie de l'histoire mythologique des peuples, en déterminant leurs relations immédiates avec les phénomènes astronomiques, et les mouvemens respectifs du soleil et des planètes dans les diverses constellations; ils ont prouvé que presque tous ces héros n'étaient que des emblèmes, des hiéroglyphes, pour ainsi dire, sous lesquels la classe savante d'une nation peut-être antérieure aux bornes connues de l'histoire, avait caché ses connaissances.

CXXXI. Si nous passons à des temps moins incertains, une grande partie du merveilleux s'évanouit, et ce qui reste tient à deux causes, à l'imagination des premiers historiens qui n'étaient que des poëtes, pour les actions, et à l'équivoque du mot *année*, pour les âges.

CXXXII. Le premier article n'a pas besoin d'être développé ici. Quant au second,

---

(*a*) V. MM. *Bailly*, hist. de l'astronom. ancienne, et *Dupuis*, origine de tous les cultes.

il est aisé de prouver que l'année n'a point eu toujours l'étendue que nous lui accordons. *Annus*, dit *Macrobe* (*a*), *non est solus quem nunc communis usus appellat ; sed singulorum seu astrorum seu planetarum emensio ; omni cœli circuitu a certo loco ad eumdem locum reditus annus suus est. Sic lunae mensis annus est, sic*, etc. *Censorinus* (*b*) rapporte que l'an le plus ancien d'Egypte fut de deux mois ; il fut successivement porté à trois, à quatre et à douze. *Pline l'Ancien* (*c*) dit que les Arcadiens avaient des années de trois mois, les Egyptiens d'un seul. Dans le voisinage des tropiques, où la saison sèche et la pluvieuse forment chacune une période plus ou moins exacte de six mois, elle a dû être adoptée par les habitans et par leurs voisins. C'est aussi celle que paraît avoir suivie *Moïse* dans ses institutions (*d*), comme dans le calcul des âges

---

(*a*) *Macrobii opera.*

(*b*) *Censorinus, de die natali.*

(*c*) *Plinii historia naturalis.*

(*d*) Exod. chap. 34, Lévit. chap. 23, Nomb. chap. 28 et 29.

des patriarches, sur lesquels la tradition avait conservé des notions certaines (*a*) : de là la prolongation de leurs vies au double de la durée ordinaire, et la distribution relative de leur accroissement, de leurs facultés et de leurs actions.

CXXXIII. Si nous descendons en effet à une époque plus certaine, nous verrons chez les Juifs *David* mourir vieux et infirme à 70 ans (*b*) ; *Solon* citer sa vieillesse à 80 chez les Grecs (*c*), et *Numa Pompilius* s'éteindre de décrépitude à 83. (*d*) Homère, pour ses héros fabuleux, ne passe même point les bornes actuelles de la vie : celle de *Nestor*, qui avait quatre âges, c'est-à-dire, cent ou cent vingt ans au plus, est considérée comme un phénomène. Si l'on parcourt enfin les bonnes chronologies, même les plus anciennes, on voit les générations des rois de 20 à 25 ans l'une dans l'autre, et leurs morts naturelles arriver

---

(*a*) *Genèse*, chap. XIV et suivans.
(*b*) *Rois*, chap. V.
(*c*) *Plutarque*, catalog. des Hommes illustres.
(*d*) *Plutarq.*, *id.*

en général aux mêmes époques qu'aujourd'hui.

CXXXIV. Que l'on compare maintenant les remarques ingénieuses de *Buffon* (*a*), sur les rapports qui existent entre la taille des animaux, la longueur de la gestation, l'âge de puberté et la longévité, on verra que l'homme réunit aujourd'hui ces diverses périodes de son existence, dans une proportion aussi favorable qu'aucun des animaux mammifères, et semblable à celle qui existait dans les temps les plus reculés dont l'histoire fasse mention. S'il existe d'après cela dans le genre humain une altération constitutive assez lente pour que 25 à 30 siècles l'aient aussi peu démontrée, elle peut être considérée comme imperceptible et entièrement dénuée de preuves.

CXXXV. Lorsqu'on lit parmi les tableaux que le père de la médecine nous a laissés, ceux de l'influence des tempéramens et des saisons sur les maladies, et ceux des rapports du climat, du sol, des alimens et des mœurs, avec les tempéra-

---

(*a*) Hist. natur. de l'homme et des animaux.

mens (*a*), on les croirait tracés d'après nos observations journalières, et avec le secours de toutes nos connaissances physiques et naturelles : mais, si l'on considère que ces tableaux ont été confirmés par l'expérience successive de 20 siècles, et les ont traversés au milieu des hommages continuels de toutes les générations, on conviendra que les lois de la nature sont immuables, que leurs résultats ne varient que d'après les règles qu'elle-même a prescrites, et que l'on peut reconnaître par des observations soignées et impartiales.

CXXXVI. Nous avons déjà indiqué la différence qui existe entre les climats extrêmes et les climats moyens. En comparant successivement la physionomie des Lapons et Samoyèdes, des Norvégiens et Allemands, des Français, des Italiens, des Espagnols et Africains (*b*), on reconnaîtra facilement la constitution apathique et faible des premiers, la vigueur et l'embonpoint des suivans, la variété d'organisation dans la France ; et dans les régions

(*a*) §§. CIX à CXVIII.

(*b*) V. la note n.° 22.

plus méridionales, on retrouvera la susceptibilité nerveuse, la prédominance hépatique et la constitution sèche, telle qu'elle appartenait aux Grecs et aux Romains dès les premiers âges. La situation des épidémies contribuera encore à compléter nos preuves : la fièvre inflammatoire, rarement ou jamais épidémique, a été spécialement décrite chez les modernes, par *Hoffman* (*a*), *de Haen* (*b*), et autres médecins allemands. Les épidémies bilieuses, putrides, catarrhales gastriques et pulmonaires, présentées sous tant de faces depuis le renouvellement des lettres, ont presque constamment exercé leurs ravages en France, en Angleterre, en Allemagne; et si elles se sont étendues dans des pays plus chauds, comme en Italie, elles ont constamment préféré les cantons humides, marécageux, et ont eu des complications terribles. Les fièvres bilieuses essentielles, les fièvres ardentes, très-rares dans nos climats, ont été décrites exactement par

---

(*a*) *Frid. Hoffman, med. ration. syst. t. III.*
(*b*) *De Haen, ratio medendi, t. I.*

Piquer (*a*) qui exerçait en Espagne. Nous observerons au reste que, malgré toutes les circonstances favorables à la constitution inflammatoire chez les anciens, *Hippocrate*, comme l'a fort bien fait remarquer *Prosper Martian* (*b*), a décrit, d'une manière très-étendue, les affections bilieuses et catarrhales; tandis qu'il regardait la saignée comme indiquée en général dans la fièvre (*c*) : ce qui prouve qu'il en a rarement vu d'exquise dans le genre inflammatoire.

CXXXVII. L'influence du climat est donc la même qu'au temps des médecins grecs et romains. La multiplicité des affections catarrhales, la diminution des bilieuses, tiennent donc bien plutôt à la position relative des observateurs, qu'à un changement réel dans l'action des astres et de l'atmosphère sur le même pays. (*d*)

CXXXVIII. La nature et la disposition du sol sont aussi immuables que le climat, et impriment également leur cachet à la

---

(*a*) *Piquer obras*, t. II.

(*b*) *Comment. de morbis mulierum*, lib. II.

(*c*) *Hipp.*, du régime dans les maladies aiguës.

(*d*) V. la note n.° 23.

constitution, aux mœurs, et par conséquent aux maladies des habitans. Les distinctions établies à cet égard par *Hippocrate*, ont été confirmées par l'expérience de tous les siècles, et les nouveaux développemens, les applications ingénieuses et étendues que leur a données plus récemment l'auteur de l'Esprit des Lois, n'ont fait qu'en compléter les preuves. Nous nous dispenserons donc d'en parler plus au long. Nous ferons seulement observer que, dans les belles régions de l'Asie, dans ces climats qui semblent jouir d'un printemps éternel, les formes du gouvernement, le caractère lâche, sombre et voluptueux des habitans, s'est conservé depuis plusieurs siècles malgré les révolutions, et que l'on y retrouve, après deux mille ans et plus, tout ce qui a été décrit par les anciens historiens.

CXXXIX. En considérant la nature du sol sous le point-de-vue purement pathologique, nous retrouverons aujourd'hui des exemples de la plupart des combinaisons topographiques indiquées par le père de la médecine. On reconnaîtra la description de la Hollande et de ses habitans, dans celle des riverains du Phase : mais on dis-

tinguera dans les premiers l'influence d'une position plus septentrionale ; tandis que les Chinois offriront l'excès de la nuance opposée. Les effets d'un sol montueux, inégal, élevé, pourvu d'eau, et sujet à des variations atmosphériques considérables, se retrouve dans plusieurs cantons de la Suisse et de la Savoie ; tandis que leurs voisins, les Italiens, offrent souvent le type d'une position contraire, c'est-à-dire, d'un pays enfoncé, gras, tourmenté par les vents méridionaux et des chaleurs étouffantes. Les habitans des rivages du Bas-Poitou, et sur-tout des rizières du Piémont, ont cette disposition au dernier degré, puisqu'ils y joignent le séjour habituel des marais. L'égalité du sol, jointe à l'élévation et à la fertilité, enfin à la douceur de la température, se remarquera dans la constitution des habitans de la Beauce, et sur-tout du pays de Caux.

CXL. Tout se lie dans l'univers, le tempérament des habitans agit sur les mœurs, les mœurs sur le gouvernement, et à son tour le gouvernement réagit sur les mœurs, et par là sur le tempérament. Ainsi la morale religieuse et politique inculquée dans

l'ame des Chinois, à chaque instant de leur existence, donne à leur physionomie comme à lenr gouvernement une empreinte ineffaçable. En vain l'état se bouleverse, les générations se détruisent, une nation victorieuse vient mêler son sang à celui des vaincus : bientôt tout rentre dans l'ordre ; tous deviennent Chinois, tant au moral qu'au physique ; la dynastie seule a changé : mais le nouveau gouvernement maintient la morale, et les moindres formes bravent, comme la législation, les efforts réunis du temps et de la barbarie.

CXLI. C'est ainsi que chez les Grecs, un climat tempéré, un pays montueux et en général ingrat, une organisation vive déterminèrent une grande sous-division du territoire. Chaque famille isolée, pour ainsi dire, par la nature, forma une nation indépendante, dont tous les membres, également utiles à la sureté générale, voulurent avoir une part plus ou moins égale aux avantages communs ; c'est par cette raison qu'au gouvernement patriarchal, puis héroïque, succéda bientôt la démocratie, et tous ses résultats moraux et physiques : les dissen-

tions intestines exaspéraient sans cesse les passions déjà trop actives, et les jalousies nationales faisaient declarer des guerres qui, pour être petites, n'en étaient pas moins sanglantes. Chaque citoyen était soldat, et chaque soldat voulait être un héros, parce qu'il défendait la souveraineté dont il avait une partie, sa fortune, sa liberté, celle même de sa famille à peine éloignée de quelques stades, et presque toujours livrée par le vainqueur au pillage et à l'esclavage. Ainsi, comme l'observe *Aristote* (*a*), malgré la bizarrerie et la confusion qui règnent dans les institutions de ces peuples, il est facile de voir que toutes leurs lois tendaient à ce que la société qu'elles dirigaient fût supérieure aux autres sociétés voisines.

CXLII. C'est de là que vient le mépris pour les individus faibles, contrefaits, et l'estime, la vénération même, pour ceux qui se distinguaient par une vigueur supérieure. On sait à quel point l'esprit ardent des nations grecques avait poussé le fanatisme de la force : il avait étouffé par-

(*a*) πολιτικων τὸ H.

tout la voix de la nature chez les législateurs, qui permettaient le sacrifice des enfans mal conformés, ou même faibles; à Sparte, il avait étendu son empire jusque dans le cœur des mères. Par-tout le peuple se portait en foule aux jeux gymniques établis dans les divers cantons; le nom de l'athlète victorieux retentissait dans tous les cœurs et y portait l'ardeur guerrière; la ville honorée de sa naissance le recevait en triomphe dans ses murs. On a vu les vainqueurs de l'arène, aujourd'hui ignorés, recevoir plus d'honneurs que ceux de Salamine ou de Marathon.

CXLIII. Les moyens d'acquérir de la force et de l'unir à l'adresse, firent donc l'objet de tous les soins; bientôt réduits en art, ils constituèrent la gymnastique, base essentielle de l'éducation générale. Les exercices du gymnase furent considérés comme les spécifiques de la santé, l'école de la guerre et l'entrée du temple de la gloire: mais ces exercices ne formaient que la base de l'institution gymnastique: un régime particulier et choisi, une continence sévère en étaient des parties non moins essentielles.

CXLIV. Que l'on imagine maintenant un peuple dont on a repoussé tous les individus mal-sains, un peuple habitant un pays chaud, sec et inégal ; un peuple dont les facultés morales sont sans cesse exaltées par sa liberté dont il est idolâtre, par la part qu'il prend au gouvernement et l'idée de sa propre grandeur ; un peuple nécessairement guerrier, chez qui la force et l'adresse sont les qualités les plus honorées et les plus utiles, chez qui tous les plaisirs de la paix comme les exercices de la guerre tendent à développer l'une et l'autre ; un peuple enfin chez qui la prolongation de ces causes en a transmis depuis long-temps tous leurs effets des pères aux enfans : voilà les sujets sur lesquels Hippocrate et ses successeurs dans la médecine grecque ont exercé l'art de guérir. C'est là qu'ils ont observé les fièvres inflammatoires simples et essentielles ; c'est là sur-tout qu'ils ont eu si souvent occasion de revenir sur ces καυσος que nous rencontrons aujourd'hui si rarement ; mais c'est là aussi que le divin vieillard a réuni ses objets de comparaison pour déterminer les complexions diverses des Européens :

et il faut remarquer que l'Europe ne s'étendait guère pour lui au-delà des bornes de la Grèce, ou du moins des rivages du Pont-Euxin et de la Méditerranée. (*a*)

CXLV. Ce sont aussi les Grecs qui ont offert ces prodiges de vigueur que l'on serait aujourd'hui tenté de ranger parmi les fables, et que les esprits les plus sages, les meilleurs généraux ont regardé plutôt comme un abus inutile, que comme un perfectionnement de la gymnastique. Des travaux violens, une nourriture substantielle, du bœuf, du porc rôti en quantité énorme et du pain à proportion ; chez les uns l'abstinence du vin, chez d'autres des excès en ce genre égaux à ceux de la nourriture, une continence perpétuelle (*b*) ; tels étaient les moyens employés pour perfectionner les forces naturelles, et se donner ces tailles gigantesques, ces formes que l'on a désignées par le nom d'athlétiques : mais la négligence des facultés intellectuelles, l'excès fatiguant des alimens, le sommeil profond dans lequel ils passaient

(*a*) *Hipp.*, des airs, des eaux et des lieux.
(*b*) *Athénée* deipnosoph., lib. 10.

la plus grande partie de leur vie, abrutissaient entièrement ces prétendus hommes parfaits, et leur donnaient cet embonpoint excessif qui défigurait autant leurs traits qu'il altérait leur santé. S'ils échappaient aux fièvres inflammatoires auxquelles le passage fréquent du repos complet à l'exercice violent disposait de pareilles constitutions, ils arrivaient à cet état dont *Hippocrate* nous a si bien tracé le tableau. (*a*)

CXLVI. Nous ignorons entièrement l'état de la santé chez les Romains pendant les premiers siècles de la république : la médecine était un simple empirisme abandonné au premier qui voulait s'en mêler ; on n'a par conséquent pu conserver aucune partie de l'histoire pathologique à cette époque : si nous considérons cependant la situation de Rome, à la vérité voisine des marais et dans un climat chaud, mais établie sur des collines hors de la sphère méphitique, exposée au contraire aux influences bénignes de tous les mouvemens de l'air, et pourvue de tous les moyens de propreté et de salubrité publique, que les

(*a*) Aph. 2, sect. 1.

connaissances modernes ont à peine pu perfectionner (*a*); si nous voyons un peuple chez qui la pauvreté primitive avait fait un devoir de la sobriété et de la pureté des mœurs; un peuple chez qui les citoyens, passant successivement des soins de l'agriculture aux exercices de la guerre, et des exercices de la guerre aux discussions du forum, bornaient leurs connaissances à travailler, combattre et chercher les moyens de défendre leur liberté, en attaquant celle des autres; nous reconnaîtrons l'ensemble de tous les moyens susceptibles de conserver la santé, simplifier les maladies, perfectionner l'esprit et le corps; nous reconnaîtrons le berceau des vainqueurs de l'univers.

CXLVII. Si nous parcourions les diverses institutions de la république, en les considérant aux époques où elles ont pris naissance, il serait facile de prouver avec quelle harmonie elles ont coïncidé aux différentes périodes de l'existence du peuple romain, et avec quelle sagesse elles ont constamment été dirigées vers leur but com-

(*b*) *Tit. Livii historiar.*, lib. 1.

mun : mais ces observations nous entraîneraient au-delà des bornes que nous avons dû nous prescrire. Quelques aperçus généraux doivent ici, comme pour les Grecs, suffire à notre objet. On peut d'ailleurs voir à cet égard les recherches d'un auteur (*a*) aussi recommandable par son érudition que par ses talens en politique et en législation.

CXLVIII. Si les effets de ces institutions sur la génération de telle ou telle maladie nous sont inconnus, leurs résultats physiques et moraux nous ont été conservés par les historiens, et les rapports de ceux-ci avec la pathologie étant déterminés, on peut se faire des premiers une idée approximative et générale. On ne voyait point d'athlètes dans la république; mais tous les soldats étaient robustes, supportaient facilement et avec plaisir les fatigues de la guerre, et les travaux d'architecture dont ils ont laissé des traces par-tout où ils ont porté leurs conquêtes. La discipline, la sobriété du peuple, la prudence, la magna-

(*a*) Essai sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, par M. *de Montesquieu*.

nimité des chefs, tout partait de la même source, c'est-à-dire, de l'action combinée du climat, des mœurs et du gouvernement.

CXLIX. Les maladies devaient donc être fort simples et se terminer d'elles-mêmes, ou par le secours de moyens légers, tels que *Caton l'Ancien* les a indiqués (*a*); aussi pendant plus de 600 ans, et jusqu'au moment où *Archagatus* vint du Péloponnèse (*b*), il n'y avait point à Rome de médecins proprement dits : les historiens indiquent peu d'épidémies remarquables, et encore plusieurs, comme la peste, n'y sont venues que par contagion.

CL. La santé générale dut recevoir de grandes modifications dans le dernier siècle de la république, et sous le règne des empereurs. Le luxe de l'Asie était arrivé à Rome avec ses dépouilles, et refluait déjà dans les camps ; les soldats n'étaient plus les citoyens de l'état, mais les partisans de leur général, les agens du despotisme et de la cruauté. Les délices de la table, la somptuosité des vêtemens, tous les dé-

---

(*a*) *De re rusticâ, cap.* 160.

(*b*) *Plinii hist. nat., lib.* 29, *cap.* 1.

bordemens qu'enfantent les richesses et l'oisiveté dans un climat chaud, passèrent des gouvernans au peuple, des généraux aux soldats, et portèrent dans l'organisation une autre empreinte physionomique et de nouvelles maladies. La trace d'institutions conservées pendant huit à neuf siècles, se retrouvait encore dans les forces et les tempéramens des troupes, et se soutenait, tant par le souvenir de ces institutions même, que par le genre d'exercices militaires qu'exigeait la nature des armes que l'on employait ; mais le caractère plus flexible était déjà changé : on ne reconnaissait plus la magnanimité romaine dans les féroces bourreaux de *Marius* et de *Sylla*.

CLI. De toutes les sources de santé et de vigueur qui avaient entouré le berceau de l'empire romain, il ne restait plus, lorsque *Galien* écrivait vers la fin du second siècle de l'ère chrétienne, que le tempérament originel, le goût de la propreté, et quelques exercices gymnastiques et militaires, indispensables à ceux qui se destinaient à porter les armes. Les jeux, les spectacles de l'arène, abandonnés aux esclaves, ne donnaient que des leçons de

faste et de barbarie : aussi, à la place du caractère élevé des premiers Romains, du génie de l'indépendance, de la sobriété, de l'activité, il ne retrouva que la bassesse et l'insolence des flatteurs, les tourmens de la terreur, la mollesse, les débauches les plus variées, etc., toutes les maladies et les complications qui en sont la suite. De là vinrent les différences que l'on trouve entre la pratique d'*Hippocrate* et celle du médecin romain, malgré l'empressement du second à suivre les traces du premier. La fréquence en général des maladies, et en particulier de la synoque putride ou catarrhale bilieuse, et de la synoque imputride ou inflammatoire, la rareté de ces fièvres bilieuses exquises, que l'on a indiquées sous le nom d'ardentes, demandaient un plus grand usage des purgatifs et de la saignée, moins de vomitifs, et sur-tout moins d'expectation. Cette dernière méthode, presque toujours suffisante dans les premiers âges de Rome, utile encore à l'époque où pratiquait *Asclépiade* (*a*), devenait déplacée

(*a*) V. dans *Celse* et *Cœlius Aurelianus*, la pratique de ce médecin.

dans ce siècle-là. La nature surchargée n'avait pas assez de force pour compléter les crises, et rétablir par elle-même l'équilibre de la santé. En rapprochant la doctrine des *méthodistes*, celle de *Celse*, de *Cœlius Aurelianus*, du temps où ils vivaient, on trouve les mêmes différences relativement aux crises, à l'usage des purgatifs et de la saignée.

CLII. Tous les médecins romains qui suivirent Galien, *Oribase*, *Aétius*, *Alexandre de Tralles* et *Paul d'Egine*, ne virent que l'effet des mêmes circonstances plus agravé peut-être par le temps. Leur théorie comme leur pratique sont les siennes, à de très-légères nuances près : ils méritent peu par conséquent de fixer notre attention.

Un nuage épais couvre l'horizon médical pendant tout le temps que l'empire romain se débattit contre les irruptions des peuples du nord, et se vit successivement démembré par eux. La médecine fuyant comme les autres sciences devant les fléaux réunis de la guerre et de la barbarie, ne nous a pas même laissé les plus légères données sur l'histoire de la santé à cette époque. S'il nous était permis de présen-

ter quelques présomptions sur ce point, nous dirions qu'il a dû être peu de siècles plus favorables aux observations médicales que celui-là. Le mélange des vainqueurs et des vaincus rassemblait toutes les causes extrêmes, et par leur union les combinait de mille manières. Le même observateur pouvait trouver sous ses yeux, là les tempéramens septentrionaux joints à un régime exercé sévère et au génie de la domination ; ici la constitution méridionale détériorée par l'esclavage et tous les abus de la mollesse.

CLIII. Cependant les peuples formés d'élémens incohérens, commençaient à reprendre, sous l'influence du climat et des mœurs, une uniformité relative, lorsque des conquérans sortis d'une région opposée, menacèrent les nations de nouveaux ravages et d'un nouveau mélange. Des barbares que le zèle effervescent de la religion entraînait aux conquêtes, furent d'abord les ennemis les plus déterminés des sciences : combien de regrets n'a pas coûtés le premier acte de la puissance d'*Omar!* Mais ces barbares avaient un génie ardent ; ils passaient des sables brûlans de l'Arabie

dans les fertiles régions de l'Espagne : leur caractère, leur gouvernement s'adoucit; leur activité se tourna vers les travaux de l'esprit. Les Arabes furent les restaurateurs des sciences physiques et de la médecine en Europe.

CLIV. La pratique des médecins arabes (*a*) paraît calquée sur celle d'*Hippocrate*. Ses écrits leur ont servi de base, et le climat où ils vivaient est à-peu-près le même. La polypharmacie qu'ils affectent souvent, les nouveaux médicamens, sur-tout les purgatifs doux, dont ils ont enrichi la matière médicale; le traitement des maladies nouvelles à l'époque de leur invasion, maladies qu'ils avaient peut-être eux-mêmes apportées en Europe ; telles sont les nuances qui les distinguent et qui donnent peu de connaissances sur la prédominance maladive de leurs siècles. Quant au tempérament, on n'en peut guère juger que par approximation, et en considérant les altérations qu'ont pu subir les mœurs et l'organisation bien connues des Arabes, par l'habitation d'un pays moins chaud et plus fertile que le leur.

(*a*) V. *Avicène*, canon de la médecine, liv. III.

CLV. Les écoles de Cordoue, et ensuite de Salerne, fournirent long-temps de médecins à l'Europe, et ne furent formées que de commentateurs des Arabes : il semblait que la faculté de penser et d'observer eût été concentrée chez eux jusqu'au 15.e siècle. Il est donc assez difficile de reconnaître d'une manière exacte l'histoire de la santé des peuples avant cette époque : cependant, en comparant généralement la médecine d'alors avec la nôtre, on distingue qu'il s'est fait une révolution dont il est possible de saisir les causes.

CLVI. Les peuples du nord, en établissant leur domination dans presque toute l'Europe, étaient soumis au régime militaire ; ils partagèrent leurs conquêtes et réglèrent leur administration d'après les mêmes principes : c'est ce qui forma le gouvernement féodal. Bientôt les soldats, qui n'étaient d'abord que de simples administrateurs amovibles, devinrent autant de petits souverains dépendans de plus grands, et successivement des rois, suivant l'ordre de la hiérarchie. En empiétant de plus en plus sur le pouvoir royal, ils finirent par rendre leurs souverainetés héréditaires et

plus ou moins indépendantes. L'usage de décider toutes les contestations par les armes, établit autant de guerres intestines qu'il y eut de relations entre les seigneurs, et rendit tous les hommes soldats. Le métier de la guerre fut le seul estimé; celui qui ne l'exerçait pas était considéré comme un vilain, et exposé à toutes sortes d'injustices, d'avanies et de mépris. Le peuple serf fut consacré à l'agriculture, et ses maîtres se livrèrent aux exercices militaires. De là ces chevaleries, ces tournois célèbres où la force et l'adresse étaient les qualités les plus recommandables. Le luxe, la molesse, les vêtemens fastueux, les logemens magnifiques, les recherches de la cuisine étaient aussi inconnus chez les uns que chez les autres; la richesse était synonyme de la puissance, et le plus souvent la beauté l'était de la modestie.

CLVII. On trouve beaucoup de rapprochement entre ces dispositions et celles dont nous avons fait connaître l'influence en parlant de la Grèce; la gymnastique, le régime, le goût de la guerre, la passion de la gloire : mais la différence des climats, le caractère moins ardent de ceux-

ci, l'esprit de domination au lieu de l'amour de la liberté, ont dû produire un mode distinct, et l'on nous regardera sans doute comme conséquens en disant qu'il disposait plus aux affections inflammatoires qu'aux bilieuses.

CLVIII. Les croisades soutinrent ces dispositions chez les particuliers : mais elles commencèrent la révolution pour les générations futures. Je ne parle point de cette sale maladie que l'Asie avait communiquée à l'Europe, et que des mesures sages d'hygiène sont parvenues à repousser jusque dans son repaire : quoiqu'elle attaquât spécialement les systèmes lymphatiques et muqueux, elle n'a pu tarer la génération, ayant trop peu demeuré au milieu de nous pour s'y naturaliser : mais les croisades obligèrent les seigneurs à aliéner leurs biens; les moines, les marchands, les cultivateurs même en achetèrent et devinrent propriétaires. La richesse ne fut plus inséparable de la puissance; il se forma une classe civile, plus ou moins étrangère aux exercices de la guerre.

CLIX. Cependant les imaginations échauffées enfantaient des systèmes, les

sectes se multipliaient et donnaient le récit de leurs rêveries pour le tableau de la nature. Si quelques médecins les prirent pour guide de leurs pratique, elles influencèrent peu la santé générale : mais dans ce même temps un cordelier anglais, cherchant peut-être cette fameuse panacée qui devait guérir tous les maux des hommes, rencontra un nouveau moyen de les détruire. Un secret trouvé par hasard dans les creusets de l'alchimie allait changer la face de l'Europe.

CLX. La poudre à canon, reconnue à la fin du 13.e siècle, resta quelque temps cachée dans les livres des savans. Bientôt l'art de la guerre s'en empara, et par les applications de plus en plus meurtrières qu'il en sut faire, se trouva lui-même entièrement changé de forme : la force, l'adresse même devinrent inutiles, lorsqu'une once de plomb put renverser un Alexandre ou un Hercule à côté d'un Sosie, lorsque l'homme le plus faible, à l'aide d'une étincelle, lança la mort au milieu des rangs ennemis, et la destruction sur leurs murailles. On abandonna donc les joûtes, les tournois : tous les exercices de la gymnastique

moderne ne furent plus que des jeux bientôt négligés.

CLXI. Après avoir fait connaître tous les effets des anciennes institutions militaires sur le tempérament, il est inutile d'insister ici sur ceux que produisit cet évènement entièrement neuf dans l'histoire des hommes. On sent facilement combien l'atonie musculaire qu'il favorisa, dut exciter la prédominance des autres systèmes, et par conséquent l'influence qu'il dut avoir sur la fréquence de tel ou tel mode fébrile.

CLXII. La découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique fut pour l'Europe un évènement non moins important : il multiplia les objets de commerce, créa de nouveaux plaisirs et de nouveaux besoins. Des richesses immenses vinrent par là se concentrer chaque année dans quelques familles ; elles y développèrent un luxe qui se communiqua à leurs voisins. La marine perfectionnée, les arts d'agrément encouragés, enlevèrent chaque jour à la guerre et à l'agriculture de nouveaux individus, et ceux-ci communiquèrent à dix générations suivantes les vices de tempérament qu'excitait leur profession.

CLXIII. On ne sait si le développement de la maladie vénérienne à cette époque fut l'effet des altérations du tempérament général, ou si le virus en fut apporté des régions étrangères, soit nouvelles soit anciennes : mais ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est qu'il fait sur le tissu muqueux une impression marquée, dont les suites ont dû contribuer postérieurement au renouvellement des affections du même système, et peut-être propager cette disposition jusque chez les générations suivantes. Au reste cette cause ne peut être considérée comme générale ; ses effets doivent être individuels, ou au plus concentrés dans la famille.

CLXIV. Il en est de même de la peste : l'insuffisance de l'hygiène publique, les communications continuelles avec l'Orient, lui permirent plusieurs fois d'étendre sa contagion et ses ravages en Europe. La constitution des individus affectés dut bien en recevoir une altération quelconque ; mais elle n'eut point d'extension générale.

CLXV. Nous arrivons enfin au moment où l'esprit d'observation, ranimé par l'étude de la médecine grecque, nous donne

des bases plus certaines. Nous trouvons des descriptions plus ou moins exactes d'épidémies, et c'est en les comparant que l'on voit qu'elles ont pris depuis le 15.e siècle jusqu'à nous un caractère pituiteux ou catarrhal de plus en plus prononcé; tel est le résultat des observations successives dont nous allons essayer de rendre raison. (a)

CLXVI. Nous avons fait connaître quelques circonstances qui avaient contribué dès le 12.e siècle à faire prédominer en général la constitution muqueuse; telles sont la formation d'une classe civile, soustraite à la servitude, livrée à des occupations sédentaires, et peu occupée de la guerre. Cette classe rassemblée dans les villes, reçut l'empreinte de ses mœurs dans son tempérament, et la communiqua à ses descendans. Elle s'agrandit ensuite aux dépens des autres; elle s'enrichit par les arts et surtout par le commerce, et donna l'exemple du luxe, de la mollesse, qui ajoutèrent de nouveaux degrés à l'altération primitive des constitutions. La classe noble ou mi-

---

(a) V. la note n.° 24.

litaire venait, par la découverte de nouvelles armes, de renoncer aux exercices gymnastiques des tournois; elle se rapprocha de la classe bourgeoise, et adopta ses usages, ses plaisirs et ses mœurs.

CLXVII. Cette tendance au luxe fut un peu combattue dans le 16.e siècle par les guerres de religion. L'ardeur avec laquelle presque tous les citoyens y prirent part, fit un peu rétrograder ou du moins suspendit l'action des autres causes; mais, dès que le calme fut rétabli, tous les souverains, à l'exemple du fameux cardinal de Richelieu, s'attachèrent plus ou moins à saper l'autorité de cette foule de princes, de seigneurs, qui tour-à-tour s'étaient érigés en rebelles et en tyrans; ils les attirèrent auprès d'eux, les éblouirent par leur magnificence, et parvinrent non-seulement à adoucir leurs mœurs, mais à en faire des courtisans.

CLXVIII. Cependant les rois voyaient avec jalousie les richesses abonder chez les Vénitiens, dans les villes anséatiques, et enfin dans la Hollande; ils voulurent aussi attirer dans leurs états les bienfaits du commerce et des arts; ils offrirent leurs fa-

veurs à ceux qui s'y livraient, et encouragèrent la marine : mais le commerce ne fleurit qu'à l'ombre de la liberté, ou du moins sous l'égide des lois; il craint les caprices du despotisme : il fallut donc lui offrir une responsabilité : les souverains mirent d'eux-mêmes des bornes à leur autorité et à celle de leurs ministres; et c'est ainsi que se sont formés les gouvernemens modernes, ces grandes monarchies dont la forme a été entièrement inconnue aux anciens.

CLXIX. C'est dans ces circonstances qu'ont successivement écrit les observateurs depuis trois siècles. Presque tous placés dans des climats tempérés, et dans les grandes villes où leurs talens les appelaient, ils ont vu des hommes plus ou moins indépendans, mais presque toujours aussi étrangers aux discussions politiques qu'aux exercices de la guerre; des hommes livrés à des occupations sédentaires, peu susceptibles d'exaspérer les passions, ou adonnés aux divers plaisirs des sens; des hommes dont la santé délabrée par des maladies précédentes ou par le régime le plus mal-sain, ne trouvant aucun moyen de se restaurer,

se communiquait à la génération suivante pour s'altérer de plus en plus. En faut-il davantage pour déterminer un changement dans les tempéramens et dans la nature des maladies?

CLXX. Si l'on compare maintenant ce tableau avec ceux que nous avons tracés de la Grèce et de Rome, seuls endroits où les anciens aient fait de bonnes observations médicales; si l'on considère la différence de climat, de température, de sol, de gouvernement, de mœurs, d'exercice, de régime, de maladies contagieuses, d'hygiène publique; on s'étonnera peut-être que les descriptions de maladies données par les anciens trouvent encore des applications dans nos hôpitaux, et l'on admirera sans doute la régularité de la nature, même dans ses écarts.

CLXXI. La prédominance muqueuse est aujourd'hui portée à un si haut degré, les affections lentes et variées de cette membrane sont si communes, sur-tout chez les femmes, qu'il serait difficile de décider si la continuation des circonstances qui les ont déterminées pourra les augmenter encore. On sait qu'il est des bornes que la

nature ne passe point dans sa marche vers l'excès ou la diminution des facultés de chaque organe. Une autre circonstance tend d'ailleurs à entraver l'influence des grandes cités et de leurs mœurs sur l'organisation des hommes. C'est que le tempérament nerveux ou lympathique, et sur-tout la constitution muqueuse qui y dominent, tendent singulièrement à diminuer les facultés génératrices, lorsque chez les femmes elles portent sur les organes destinés à cette fonction ; ce qui est le plus commun. Portés à un certain degré, ils produisent même la stérilité. En joignant à cela l'embarras que le luxe excite aujourd'hui chez les parens de familles nombreuses, on verra que les villes seraient bientôt désertes, si les campagnes ne leur fournissaient des citoyens nouveaux et plus sains. On verra en même temps pourquoi, au sein de la paix et avec tous les soins que l'on donne à l'hygiène publique, la population se soutient à peine de génération en génération ; tandis que chez les anciens, malgré les fléaux continuels de la guerre la plus meurtrière, malgré des épidémies terribles, chaque nation pouvait souvent four-

nir de nouvelles colonies, bientôt aussi nombreuses qu'elle-même ; enfin pourquoi les régions septentrionales, après avoir inondé le midi de leurs habitans, se sont presque subitement épuisées.

CLXXII. Quoiqu'il soit probable que la constitution catarrhale n'augmentera pas désormais beaucoup en activité, il n'en serait pas moins utile de chercher le moyen d'entraver ses effets ; le bonheur des individus et la prospérité des états y sont également attachés. Nous ne proposerons point de changer pour cela nos institutions et de revenir à celles de nos pères ; un pareil projet passerait seulement pour le rêve d'une tête exaltée. La marche de l'esprit humain dans le perfectionnement de ses connaissances, ne peut point rétrograder sans une révolution terrible, et les institutions comme les mœurs, et par suite le tempérament et les maladies, dépendent successivement de ce premier mobile : mais, en favorisant l'agriculture, en rendant plus saines les constructions rurales, en faisant entrer sur-tout dans l'éducation nationale les leçons de la morale et de la gymnastique, on purifierait la source des géné-

rations futures, et on leur donnerait le plus haut degré de perfectionnement qu'elles soient désormais susceptibles d'atteindre.

FIN.

NOTES.

N.° 1.er (§. LVIII.)

Depuis que l'on a déterminé avec précision la signification du mot *affection catarrhale*, en l'appliquant à un mode particulier d'action vitale dans les membranes muqueuses, plusieurs maladies isolées, quoique bien connues, sont venues se rattacher à ce cadre nosologique ; tels sont les catarrhes oculaires, auriculaires, gastriques, intestinaux, ceux du rectum, de la vessie, de l'urètre, etc.

Il est un autre ordre d'affections que je croirais susceptible d'être rangé dans la même classe, mais qui n'a pas été jusqu'ici assez observé : ce sont les catarrhes de la membrane interne des tubes excréteurs des glandes ; membrane qui s'étend depuis leur orifice jusqu'aux plus petites ramifications, et va se perdre dans le parenchyme même. Sa continuité avec celle qui tapisse les viscères, l'analogie de tissu et de fonction suffiraient pour faire présumer celle des affections morbides : mais on a de plus sur quelques-unes des observations précises. Les auteurs qui se sont le plus spécialement occupés des maladies vénériennes, nous en ont conservé beaucoup sur le catarrhe testi-

culaire (*a*); des épidémies assez communes ont dû faire connaître à tous les praticiens celle des glandes salivaires; quelques oculistes enfin ont très-bien distingué celle des glandes lacrymales. (*b*)

Ceux du foie, du pancréas, des reins, etc., ne sont connus je crois par aucuns faits positifs; mais, en nous aidant des descriptions déjà faites des espèces précédentes, en les rapprochant pour trouver les caractères du genre, en y établissant mentalement les différences que les rapports de position et de fonction nécessitent, on sera surpris d'avoir tracé un tableau dont on a vu souvent l'original dans ses observations journalières, sans l'avoir reconnu.

C'est ainsi que l'on distinguera le *catarrhe glandulaire*, en général à un gonflement de la glande avec douleur profonde et obtuse; il n'y a de tension et de pulsation que lorsqu'une membrane serrée couvre la partie affectée: la sécrétion se supprime ou change de nature, et devient le plus souvent âcre. Il y a un mouvement de fièvre, qui se prolonge plus ou moins, suivant la gravité de la maladie; il s'accompagne de phénomènes sympatiques et de symptômes différens dans chaque espèce; mais il affecte en général la marche de la catarrhale du système d'organes, auquel appartient la glande malade: il en est cependant fort indépendant, puisqu'il finit, ainsi que tous les symptômes concommitans, avec l'irritation glan-

---

(*a*) V. Traité complet des maladies vénér. de *Swédiaur*.

(*b*) V. Tratt. prat. delle malat. degli occhi, di *Scarpa*.

dulaire. La maladie se termine quelquefois en prenant le caractère chronique : plus souvent elle se juge par une évacuation copieuse et délayée de la sécrétion ; la quantité diminue ensuite peu-à-peu, pour revenir à l'état ordinaire : rarement la sueur ou quelque autre évacuation forme la crise.

On reconnaîtra facilement dans cette légère description les caractères des catarrhes lacrymaux, parotidaux, maxillaires et testiculaires, tels qu'ils ont été indiqués par les divers auteurs, et on sentira, je crois, qu'ils doivent être distingués des inflammations parenchymateuses de ces organes, comme on distingue le catarrhe pulmonaire de la péripneumonie. Quant à ceux des tubes bilaires, pancréatiques et rénaux, de nouvelles observations en feront probablement apercevoir la fréquence, et déterminer plus exactement les caractères : ainsi, dans beaucoup de douleurs néphrétiques anomales ou même calculeuses, on verra des catarrhes rénaux ; dans les constitutions pituiteuses gastriques, si l'hypochondre droit s'élève, devient douloureux sur-tout par la pression, s'il y a un mouvement de fièvre gastrique correspondant à la tension, et qui se juge avec elle par une diarrhée bilieso-muqueuse, on présumera un catarrhe hépatique ; je ne sais enfin si l'on ne pourrait pas regarder comme dépendans du catarrhe pancréatique, ces gonflemens douloureux de la région épigastrique accompagnés de fièvre, d'un état de gêne vers le duodénum, de vomissemens sans effort et comme par regorgement, qui se terminent aussi par un flux muqueux.

N.° 2. (§. LXIII.)

On pourrait ranger les trois genres de fièvre qui font l'objet de la question, dans un ordre commun, sous le nom de *sthéniques*, par opposition aux fièvres putrides, malignes, pestilentielles, etc., que l'on comprendrait sous celui d'*asthéniques*. En adoptant cette division, on trouvera dans les tempéramens simples et primitifs, les dispositions à chacun des genres du premier ordre; tandis que les tempéramens acquis ou altérés, soit par l'épuisement des forces toniques, soit par l'abondance ou l'animalisation des fluides, soit par la prédominance cérébrale, soit enfin par la contagion, quoiqu'ils facilitent quelques espèces de catarrhes, produisent essentiellement les fièvres de l'ordre suivant. Les fièvres asthéniques ne sont en conséquence guère moins utiles à développer que les précédentes, à une époque où la plupart des tempéramens sont éloignés de la pureté primitive et même dépravés. Au reste cette division ne doit être considérée que dans ses rapports généraux avec l'ensemble organique. Autrement elle manquerait souvent d'exactitude, puisque dans les maladies du premier ordre, il y a souvent des organes dans un état de faiblesse considérable, et des parties très-irritées dans les fièvres du second.

N.° 3. (§. LXV.)

Nous comprenons ici cette dernière faculté que l'on pourrait mieux nommer *nutrilité*, en réservant

le mot *nutrition* pour désigner l'action, parce qu'il est impossible de la faire rentrer dans aucune des précédentes. La nutrilité est la faculté chimique de la vie, comme la contractilité en est la faculté physique. Elles sont l'une et l'autre soumises à des lois différentes et même opposées à celles qui régissent la physique et la chimie des corps inertes. C'est ainsi, par exemple, que la nutrition tend sans cesse à rendre les corps plus composés et à y multiplier des élémens, qui, revenus après la mort sous l'empire des lois chimiques, cherchent à se séparer ou à se réduire en produits binaires, etc.

N.° 4. (§. LXV.)

Les facultés animales si ingénieusement distinguées par un physiologiste moderne, la sensibilité animale (ou de relation); et la contractilité apparente (ou motilité), ne sont peut-être elles-mêmes que des modifications perfectionnées des premières, et qui appartiennent seulement aux animaux, c'est-à-dire aux tissus particuliers qui chez eux en sont doués.

N.° 5. (§. LXV.)

On ne révoquera peut-être pas en doute la nutrition dans les fluides; quant aux autres facultés, elles sont inséparables de celles-ci, puisqu'une molécule vivante ne peut s'en approprier une étrangère, qu'après l'avoir reconnue et saisie. D'ailleurs la contraction galvanique du sang, la formation du caillot, l'alté-

ration subite des fluides par les maladies, etc., sont des preuves expérimentales de vitalité.

N.° 6. (§. LXVII.)

Peut-être serait-il utile de joindre ici les *systèmes fluides*, tels que le sanguin artériel, le sanguin veineux, le lymphatique, etc. Leurs propriétés physiques diffèrent assez pour croire que leurs facultés et leurs affections, indépendamment des solides, méritent quelque considération. Il faut cependant remarquer que ce qu'on appelle ordinairement vice des fluides, tient particulièrement à une affection ou à un mode général de la nutrition, et que, pour adopter l'expression vulgaire, il faudrait, à l'inverse de *Bordeu*, considérer les solides comme des fluides fixés.

N.° 7. (§. LXX.)

Les observations cadavériques ont souvent fait voir la surface interne des artères et des veines enflammée, dans le cas où l'action du cœur et des vaisseaux avait été augmentée idiopathiquement; ce qui constitue la *fièvre inflammatoire* : mais il est une espèce qui me paraît essentiellement différente, quoique l'ensemble de ses symptômes la rapporte au même genre; c'est celle qui résulte de la turgescence mécanique ou vitale du sang, et que j'appellerais *fièvre pléthorique*. Son origine et beaucoup de ses phénomènes indiquent une marche particulière pour le traitement.

N.° 8. (§. LXXIV.)

Pour prouver que, dans les fièvres bilieuses, il ne se trouve point de polycholie, de matières biliformes dans la circulation, on s'est appuyé sur l'*analyse du sang, par MM. Deyeux et Parmentier*, et sur celle du dépôt des urines bilieuses, où l'on n'a point reconnu de matière chimiquement semblable à la bile : mais on demandera toujours ce qui produit la coloration spécifique des diverses parties de la peau, du sang, des sécrétions, le goût amarescent de ces fluides. Pourquoi la matière jaunâtre que l'on a aperçue, ne serait-elle pas de la bile modifiée par la vitalité du milieu où elle se trouve, soit avant, soit après sa formation, ou par les sécrétions locales ? Il serait bien étonnant que l'on reconnût à une simple altération dans l'irritabilité d'un organe, la faculté de changer les propriétés physiques du fluide qu'il prépare, et que l'on disputât l'identité de ce fluide, parce qu'il a perdu quelques-unes de ces propriétés, en passant sous l'influence de la circulation et de nouveaux organes sécrétoires.

N.° 9. (§. LXXV.)

De toutes les fièvres asthéniques, la putride est celle dont la production tient le plus au tempérament, et sur-tout aux mœurs publiques. Son étiologie est donc importante à fixer pour remplir complétement le cadre que nous nous sommes proposé ici ; sans

nous arrêter donc à en faire une description générale, que l'on trouvera dans toutes les nosologies, nous allons essayer de déterminer par quelques aperçus sur ses causes et ses symptômes, la manière dont chaque système organique s'y trouve affecté. Les médecins humoristes ont regardé la fièvre putride comme le résultat d'une décomposition des fluides, en s'appuyant sur ce qu'elle est le plus souvent produite par les émanations de corps en putréfaction, ou par des alimens altérés, et qu'elle se caractérise par l'odeur fétide de toutes les excrétions, par des pétéchies, des hémorragies passives, des gangrènes, le goût des malades pour les acides, etc. Les solidistes au contraire, considérant l'influence des affections douloureuses de l'ame, la prostration subite des forces, dès le commencement de la maladie, la petitesse du pouls, l'atonie du canal intestinal, le succès fréquent des toniques externes et internes, n'ont vu dans les fièvres putrides qu'une altération dans la tonicité musculaire; et un célèbre professeur lui a donné le nom d'*adynamique*. (*a*) On ne peut s'empêcher sans doute de considérer l'atonie des fibres contractiles, comme une cause et un élément de la fièvre putride: mais, sans supposer dans les fluides un état de putréfaction incompatible avec la vitalité, ne doit-on pas souvent voir dans leurs propriétés et dans leur composition un vice essentiel qui, d'après des lois que nous ignorons, détermine dans l'écono-

(*a*) V. la Nosographie philosoph. de M. *Pinel*.

mie une série de phénomènes analogues à ceux de l'adynamie, quoique le traitement en soit différent dans le principe ? Nous voyons encore souvent dans la pratique la fièvre putride devenir le résultat d'un autre ensemble de causes : elle attaque dans les quartiers les plus sains des villes, des individus gros, gras, robustes, qui sont libres d'inquiétude, adonnés à la bonne chère, aux nourritures animales, aux plaisirs et aux soins même minutieux de la propreté. On ne verra là sans doute ni causes débilitantes ni putréfiantes, mais seulement une exubérance de fluides trop animalisés, et l'on fera, avec nos anciens praticiens, précéder l'usage des toniques par celui des évacuans et des acidules. Voilà donc trois espèces de fièvres putrides, aussi distinctes par leurs élémens que par le traitement : l'*essentielle*, l'*adynamique* et *celle par animalisation.* (*a*) Cette division sera toujours très-importante à conserver par ses rapports avec les mœurs et l'hygiène publique ; quoique par des observations ultérieures on parvienne sans doute à prouver que la première espèce est aussi le résultat d'une prédominance d'animalisation, mais sans exubérance générale, et que l'adynamie, par sa marche, conduit encore au même but ; de manière que, dans presque tous les cas, la maladie développée unit ces deux élémens : débilité des fibres motrices, et animalisation en excès.

(*a*) Ne pourrait-on pas faire encore une espèce de l'*adynamique indirecte ?* (V. ci-après la note 17.)

N.° 10. (§. LXXVI.)

Après avoir poussé ces développemens jusqu'aux bornes où s'est arrêtée l'expérience, si l'on demandait comment telle affection produit une série de symptômes généraux et locaux, la continuité, la rémittence, l'intermittence, etc., au lieu de créer des hypothèses aussi vagues qu'inutiles, il faudrait répondre comme le candidat du Malade imaginaire : C'est parce que tels phénomènes appartiennent à telle altération dans tel organe. (*a*)

N.° 11. (§. LXXVII.)

Pour constater l'affinité directe de diverses substances pour des organes déterminés, on les avait employées en frictions. Cette preuve ayant été rejetée par quelques auteurs qui ont attribué à la sympathie les effets médicamenteux de cette méthode, nous avons essayé de faire passer dans la circulation ces

(*a*) L'ingénieux persiflage de Molière a plus contribué qu'on ne le pense communément, à ramener les médecins sur la voie de l'observation, et au rôle qui leur convient dans la société ; il a fait sentir le ridicule des échafaudages scientifiques dont ils s'entouraient, et le vide de leurs prétendues explications. Il a produit, par ce moyen, dans la médecine, ce que J.-J. Rousseau a fait depuis par son éloquence impétueuse dans l'éducation, une révolution que l'on eût vainement attendue de la raison.

mêmes substances, en ouvrant la veine à un animal : l'eau pure, ou tenant du sucre en dissolution, n'a eu aucun effet sensible : le tartrite de potasse antimonié à forte dose, a fait périr l'animal en convulsion ; en moindre quantité, il a produit au bout de quelques minutes le vomissement, puis des déjections alvines sans autre trouble pour la santé : une légère dose d'opium a excité presque à l'instant même un cri violent, des mouvemens convulsifs, puis un état comateux pendant sept à huit heures ; l'animal s'est réveillé tranquille : les matières âcres, telles que le muriate suroxigéné de mercure, etc., tuent instantanément de même qu'une seule bulle d'un gaz quelconque. Ces faits, quoiqu'encore peu nombreux, suffiront sans doute pour prouver qu'un organe peut être vivement affecté par une substance qui parcourra sans effet tous les autres, *et vice versa*.

N.° 12. (§. LXXX.)

C'est une propriété bien remarquable de la vie, que ce rapport qui existe entre tous les élémens de l'être qui en jouit. En considérant la multiplicité des tissus qui entrent dans l'économie animale, la variété des organes qui en sont formés, les divers modes et degrés d'affection qui peuvent éprouver chacune de leurs facultés, on s'étonnera sans doute que l'on puisse trouver quelques analogies entre les tempéramens et les maladies de deux individus différens, de manière à pouvoir les rapporter à des classes générales. Il fallait un fil pour se guider dans ce la-

byrinthe, et ce fil, base de la physiologie et de la nosologie, la nature l'a elle-même placé, en établissant entre les organes de chaque individu *cette harmonie*, par laquelle la prédominance d'un ou plusieurs établit entre les autres des rapports nécessaires et limités: de là sont venues les relations plus ou moins intimes de la plupart des théories médicales entre elles et avec la marche de la nature. Chimistes, humoristes, mécaniciens, solidistes, et leurs différentes sectes, après avoir choisi dans l'économie animale des bases différentes, ont été étonnés de se trouver ramenés par la force des choses au même but, de manière à n'avoir le plus souvent changé que les mots. Ainsi, en physiologie, le tempérament chaud et humide, le sanguin, l'irritable et sensible se sont trouvés identiques; en pathologie, des affections morales, des suppressions de transpiration, des métastases, des percussions extérieures, ou vingt autres causes différentes, ont produit une même série de symptômes, et, suivant le point-de-vue choisi par l'auteur, cette série a reçu le nom de synoque imputride, d'inflammatoire ou d'angioténique, etc., etc. L'état de maladie n'est donc pas moins régi par l'*harmonie vitale*, que celui de santé: tous les phénomènes trop mal observés de la sympathie, ne sont probablement que des effets particuliers de cette propriété; la réunion de symptômes qui caractérise chaque genre de maladie, et l'ordre régulier dans lequel ils se succèdent en sont une suite nécessaire; enfin l'action simultanée du même remède sur plusieurs organes y tient Peut-être

aussi; ne pourrait-on pas encore regarder l'*ataxie de Selle*, comme la diminution ou l'extinction de l'harmonie vitale?

N.° 13. (§. LXXXV.)

Le petit nombre d'élémens que l'humorisme, le solidisme et les autres théories ont fourni jusqu'ici pour la détermination des tempéramens, ont forcé de faire dans leur classification des coupes trop peu nombreuses pour être bien naturelles. La comparaison des systèmes organiques entraîne, comme on peut le voir, dans un inconvénient opposé par leur multiplicité, et expose à des redites en raison de leurs rapports harmoniques : mais ne pourrait-on pas éviter ces deux écueils, et obtenir une division plus heureuse, d'après la prédominance combinée des trois facultés que nous avons démontrées être essentielles à la vie? en faisant des sous-divisions pour quelques fonctions dont l'empire peut régir certains individus, on a un cadre où tous les tempéramens peuvent à-peu-près se ranger. On observera cependant qu'il est impossible de placer ici les variétés multipliées résultantes des nuances qu'offre chaque faculté depuis le plus faible degré jusqu'à l'activité extrême : il suffit que toutes puissent se ranger dans les tranches principales.

TABLEAU DES TEMPÉRAMENS.

	GENRES.	VARIÉTÉS.
+ Irritabilité. — Sensibilité. — Nutrilité.	1.er Musculeux. (Hommes de campagne)	1.re Sanguine. 2.e Hépatique. V. *Mélancolique.*
+ Irritabilité. + Sensibilité. — Nutrilité.	2.e Musculo-nerveux. Vulg. *Bilieux.*	1.re Sanguine. 2.e Hépatique. 3.e Cérébrale, ou morale. 4.e Gastrique. 5.e Utérine.
+ Irritabilité. + Sensibilité. + Nutrilité.	3.e Tempéré. Vulg. *Sanguin.*	1.re Sanguine. 2.e Lymphatique. 3.e Hépatique. 4.e Muqueuse. 5.e Cérébale. 6.e Gastrique. 7.e Utérine.
+ Irritabilité. — Sensibilité. + Nutrilité.	4.e Musculo-celluleux. Vulg. *Athlétique.*	1.re Sanguine. 2.e Lymphatique. 3.e Gastrique.
— Irritabilité. — Sensibilité. + Nutrilité.	5.e Celluleux. Vulg. *Pituiteux.*	1.re Sanguine. 2.e Lymphatique. 3.e Muqueuse. 4.e Gastrique.
— Irritabilité. + Sensibilité. + Nutrilité.	6.e Cellulo-nerveux. (Femmes de ville en général.)	1.re Sanguine. 2.e Lymphatique. 3.e Muqueuse. 4.e Cérébrale. 5.e Gastrique. 6.e Utérine.

— Irritabilité. + Sensibilité. — Nutrilité.	7.e Nerveux.	1.re Sanguine. 2.e Lymphatique. 3.e Hépatique. 4.e Muqueuse. 5.e Cérébrale. 6.e Gastrique. 7.e Utérine.
— Irritabilité. — Sensibilité. — Nutrilité.	8.e Epuisé.	Toute prédominance est maladive.

On remarquera dans ce tableau, 1.° que nous employons les signes mathématiques + *plus* pour la prédominance, et — *moins* pour l'insuffisance;

2.° Que le nom de chaque genre de tempérament se tire du système le plus éminemment doué de la faculté prédominante dans l'individu;

3.° Que les caractères de plusieurs variétés se réunissent assez souvent.

N.° 14. (§. LXXXVI.)

De toutes les altérations que peut subir le tempérament, il n'en est point de plus commune aujourd'hui, et qui tienne plus immédiatement à la question proposée par l'Académie, que la prédominance muqueuse : elle est le résultat de la dégénérescence que l'état social et policé a fait éprouver successivement à l'économie organique des Européens. On la connaît ordinairement sous le nom de constitution glaireuse. Les affections lentes et passives de l'ame;

les travaux prolongés de l'esprit ; la suppression de la transpiration, par conséquent l'action de l'humidité et même du froid, sur les organes incapables d'une réaction suffisante ; le défaut d'exercice, les alimens indigestes ; telles sont les principales causes productrices de la glaire, et le premier effet qui en résulte ordinairement est l'*embarras gastrique muqueux*. Cet état s'annonce par un poids douloureux à la région épigastrique, la langue blanchâtre, la difficulté dans les digestions ; l'individu vomit quelquefois ses alimens, plus souvent des pelotes de matières claires et gluantes ; la nourriture traverse les intestins sans être digérée, ou produit alternativement la constipation et une diarrhée mêlée de pelotes semblables à celles du vomissement : cependant l'appétit, ou plus exactement le besoin de manger continue ; mais le repas est suivi d'un flux de matières glaireuse et nauséuse dans la gorge, de pesanteur à l'estomac, de rougeur à la figure, et de tous les autres signes d'une digestion fatigante ; le pouls, sans être fébrile, reste constamment embarrassé et sensiblement alternant. (*a*)

Quand cet état se prolonge, il produit quelquefois une maladie locale, chronique ou aiguë, et dispose aux fièvres catarrhales de toute espèce ; plus sou-

---

(*a*) Nous entendons par pouls alternant celui dont les pulsations frappent alternativement à deux points différens. Plus la distance entre ces deux points est considérable, plus l'estomac est en général embarrassé.

vent il réagit sur toutes les membranes muqueuses, et cause des affections catarrhales atoniques; de là les flux de salive visqueuse, les coliques venteuses, les diarrhées, les écoulemens muqueux du rectum, ou hémorroïdes blanches, les leucorrhées ou fleurs blanches, puis les ophthalmies, les aphthes, les expectorations glaireuses, les blennorrhées, etc.

Bientôt tout l'ensemble de l'organisme rentre sous l'empire de la maladie; la peau devient aride, se couvre même de dartres en différens points; le sommeil se perd; des flux hémorroïdaux, et chez les femmes, des pertes considérables de sang noirâtre ou séreux, se compliquent avec l'écoulement blanc; l'embonpoint et les forces s'altèrent; des douleurs générales ou locales, les palpitations, les défaillances, les crampes, les spasmes, les inquiétudes, les impatiences, le découragement, et toute la série des phénomènes moraux et nerveux, quoique produits par l'affection glaireuse, y forment une complication très-embarrassante; enfin les fluxions sur divers points du tissu cellulaire, l'engorgement des glandes et l'altération organique des viscères terminent la maladie.

Il est fort important de reconnaître dans cette série d'affections disparates, le principe qui les produit: c'est lui qui doit servir de base au traitement; tandis que le phénomène lui-même ne mérite, même momentanément, l'attention, que lorsqu'il est assez grave pour menacer la vie ou la santé en général.

Le point le plus difficile dans le traitement de la diathèse glaireuse, est la destruction des causes

qui la produisent. Souvent il ne s'agit de rien moins que de changer le caractère, le régime et les habitudes de l'individu; ainsi il faudrait rétablir le calme, et même la gaieté dans des cœurs mélancoliques et rongés par les chagrins; il faudrait apprendre à se couvrir à des femmes esclaves des modes et jalouses de montrer leurs appas malgré la rigueur des saisons; il faudrait exciter le goût des plaisirs et de l'exercice chez des esprits lents, ou livrés à des occupations sédentaires, chez des hommes devenus assidus aux travaux du cabinet, soit par l'amour des sciences, soit parce qu'ils sont la base de leur aisance; il faudrait fournir des alimens sains, des vêtemens secs, des habitations aérées, à des malheureux qui peuvent à peine se procurer le prémier soutien de leur existence. Souvent aussi la destruction de la cause morbifique n'éprouve pas des obstacles aussi insurmontables, et alors on ne doit rien négliger pour la reconnaître et l'éloigner. Ce premier point obtenu, il restera encore quatre indications à remplir : vider l'estomac et les instestins des matières glaireuses; y rétablir les forces digestives; reporter vers la peau la fluxion de transpiration qui se fait à l'intérieur; calmer enfin l'exaspération qui a souvent lieu dans la sensibilité. On remplira la première indication avec des évacuans doux, incapables de renouveler l'irritation de la membrane muqueuse, et par conséquent la fluxion : on choisira les vomitifs, si la constitution du malade n'y répugne pas, parmi les préparations d'ipécacuanha, et les purgatifs, parmi les extracto-résineux. Les stomachiques plus ou moins amers,

quelquefois les ferrugineux (*a*), suivront immédiatement, ou plutôt seront entremêlés aux évacuans, et combinés, s'il y a lieu, aux antispasmodiques et opiacés : enfin on rétablira l'action perspiratoire de la peau, soit par des bains, si la suppression a lieu par érétisme, soit, dans le cas contraire, par les frictions sèches, chaudes, aromatiques, par les vêtemens chauds, par ceux de laine ou de poil d'animaux portés immédiatement sur la peau, etc.

N.° 15. (§. LXXXVII.)

Si l'on admettait notre division des tempéramens (n.° 13), on pourrait regarder comme plus spécialement aptes

A la fièvre inflammatoire, les 1.er, 3.e et 4.e genres.

A la fièvre bilieuse, les 1.er, 2.e et 7.e

A la fièvre catarrhale gastrique, les 5.e, 6.e et 7.e

A la fièvre catarrhale pulmonaire, les 3.e, 6.e et 7.e

A la fièvre adynamique, les 5.e, 6.e, 7.e et 8.e

A la fièvre ataxique, les 2.e, 6.e, 7.e et 8.e

Le 8.e genre dispose même à toutes les maladies : la moindre excitation devient grave, quand la nature ne peut réagir.

N.° 16. (§. XC.)

Nous avons vu dans la note 14.e, comb'en les excitans, soit moraux soit physiques, de la sensibi-

---

(*a*) Dans ce cas les eaux minérales ont les plus grands succès.

lité, concouraient à produire la prédominance muqueuse, et réciproquement combien de symptômes nerveux étaient le résultat de cette disposition portée à un degré maladif. Souvent, sans passer par cette voie intermédiaire, l'application de l'esprit, les affections passives de l'ame, les plaisirs excessifs et réitérés des sens, causent dans la sensibilité une exaspération qui, par sa continuité, devient constitutionnelle, et forme le *tempérament nerveux*. Considérée sous ce point-de-vue, l'activité prédominante des nerfs, comme celle des membranes muqueuses, est le résultat immédiat de la civilisation et des mœurs modernes, comparées à celles des anciens.

Les phénomèmes qui caractérisent le tempérament nerveux, sont aussi multipliés et aussi variés que les individus qui en sont doués; leur énumération serait aussi fastidieuse qu'inutile, puisqu'elle se trouve dans tous les ouvrages sur les maladies des nerfs. Nous nous contenterons d'observer que l'empirisme préside le plus souvent au traitement des affections résultantes des altérations de la sensibilité. Chaque auteur, fort d'une longue suite de faits, préconise son remède, sans apprécier ceux des autres. Rarement on a embrassé l'ensemble des observations d'un œil assez philosophique et assez impartial pour le réduire en principes, et guider le praticien dans de nouveaux faits. Il ne doit cependant pas être indifférent de donner des bains chauds ou froids, des boissons mucilagineuses, des narcotiques, des liqueurs alkooliques, éthérées, aromatiques, fétides, ou même de simples toniques amers, d'appliquer enfin

les diverses espèces d'exutoires. Le médecin qui a voulu appliquer une de ces méthodes à tous les cas, a dû errer dans la plupart de ceux où les autres ont été favorables. Pour trouver des guides dans ce labyrinthe, et reconnaître les circonstances où il convient d'affaiblir la sensibilité; d'assoupir ou de résoudre le spasme, soit directement, soit sympathiquement, soit en excitant la réaction de la tonicité; enfin de changer le centre d'une fluxion inquiétante; il faut considérer les diverses manières dont cette faculté peut être modifiée, les organes où elle est affectée primitivement ou par sympathie, les effets de sa réaction sur la mobilité musculaire et sur la direction du mouvement des fluides; les rapports réciproques qu'elle a avec l'irritabilité et la nutrilité générale, etc., etc.; et sur tous ces points on n'a presque aucune donnée positive; le praticien est obligé de s'abandonner au sentiment intime que lui indique la route qu'il doit suivre, sans que souvent il s'en rende exactement raison.

N.° 17. (§. XCVI.)

L'USAGE du vin, de la bierre, du cidre, de l'eau-de-vie, et en général de toutes les liqueurs alkooliques, est un des meilleurs stomachiques connus; et sous ce point-de-vue les plaisirs bachiques de nos ancêtres, comparés aux rafinemens modernes de la table, ne doivent pas avoir été indifférens pour produire ou entraver le développement des affections de la membrane muqueuse : l'astriction des vins verts

et nouveaux que l'on buvait sans ménagement, devait même porter essentiellement sur cette membrane. C'était seulement par une réaction sympathique que se développaient les coliques nervoso-bilieuses, si bien décrites par *Citois* (*a*) et *Huxam* (*b*), sous le nom de coliques de Poitou ou de Devonshire.

Lorsque l'habitude des boissons alkooliques est portée à l'excès, elle produit sur l'estomac un effet qui semble opposé au premier, mais qui nous paraît avoir été parfaitement caractérisé par le D. *Brown*, sous ce nom de débilité indirecte. Si l'affection gastrique reçoit alors un caractère aigu, il en résulte des fièvres pituiteuses ou putrides, d'autant plus difficiles à traiter que les débilitions détruisent les forces, et que les toniques forts et proportionnés à la maladie, les épuisent au lieu de les relever; tandis que les évacuans un peu actifs réunissent les deux inconvéniens.

Si au contraire l'irritation devient chronique, la membrane muqueuse de l'estomac et successivement des intestins, devient douloureuse et rougeâtre; la langue est sèche et gercée; le malade éprouve de la constipation pendant plusieurs jours, et dans cette espace le ventre devient tendu, douloureux; les jambes s'enflent plus ou moins : une diarrhée bilioso-

---

(*a*) V. *De novo et populari apud Pictones dolore colico-bilioso.*

(*b*) V. Hist. et traitement d'une colique épidémique qui régna en 1724 dans le Devonshire.

glaireuse, brunâtre, soulage ensuite pendant quelque temps. Ces deux séries de symptômes alternent, en s'agravant de plus en plus; le ventre s'élève et finit par se remplir d'eau; les membres inférieurs s'infiltrent, les supérieurs tombent dans le marasme; la mort enfin vient terminer les souffrances du malade. Un épanchement général dans toutes les cavités et dans le tissu cellulaire, l'engorgement du foie, des glandes mésentériques et lymphatiques, la coloration en rouge-brun de la membrane muqueuse intestinale; tels sont les phénomènes que présente le plus souvent l'autopsie cadavérique.

N.° 18. (§. CIII.)

Nous avons vu (*a*) que beaucoup de lésions de la vitalité en général, de l'irritabilité et de la sensibilité considérées isolément, pouvaient devenir constitutionnelles par l'action continuée d'un ensemble déterminé de circonstances. La nutrilité n'est pas susceptible de moins d'altérations : les habitations mal-saines, sombres, humides, à l'abri des vents, le séjour des marais, la mal-propreté, les alimens végétaux, farineux, sur-tout crus ou altérés, les mœurs dépravées, l'oisiveté, produisent de génération en génération une dégénérescence dans les facultés nutritives; d'où résultent les affections scrophuleuses rachitiques, l'atrophie mésentérique, etc. Ces ma-

(*a*) V. notes 2, 14, 15 et 16.

ladies, si fréquentes aujourd'hui, étaient tellement rares autrefois, qu'elles ont été à peine connues, ou du moins très-mal indiquées par les écrivains antérieurs au 16.e siècle; le rachitisme n'a même été observé qu'au commencement du 17.e, par *Glisson*, et c'est dans le pays dont la position géographique et topographique, dont les mœurs et la civilisation favorisent le plus la disposition asténique.

Lorsque les dispositions écrouelleuses tiennent au tempérament, elles impriment à la physionomie des caractères remarquables dès la plus tendre enfance. La peau est d'un blanc mat, ou sèche et terreuse; les cheveux, et sur-tout les sourcils, sont blonds ou châtain-clair; la lèvre supérieure se gonfle et quelquefois se gerce, avec un écoulement jaunâtre; les yeux et les oreilles éprouvent un suintement analogue; le nez devient facilement rouge et douloureux; la tête paraît plus grosse et le cerveau plus volumineux que dans l'état naturel; le caractère est gai, l'esprit fin et précoce; le regard cependant est doux et accompagné d'un air remarquable de nonchalance. Si à ces dispositions se joint un plus ou moins grand nombre des causes excitantes ci-dessus indiquées, la maladie se développe, et donne lieu non-seulement aux engorgemens glandulaires, aux ulcères plus ou moins rongeans, ou à l'ostéomalaxie, qui la caractérisent, mais encore aux éruptions herpétiques ou autres, à la phthisie, à la fièvre hectique, aux douleurs dans tous les organes, aux affections spasmodiques, en un mot, à des séries de symptômes aussi variés que disparates. On en trouvera tous les dé-

tails dans les ouvrages de MM. *Portal* (*a*), *Stoll* (*b*), et sur-tout dans le mémoire de M. *Baumes*, couronné par la société de médecine, en 1788.

N.° 19. (§. CXIX.)

La religion agit d'une manière trop intime sur l'esprit des hommes en général, pour ne pas en modifier sensiblement le caractère, et par suite le tempérament et les maladies. En la considérant ainsi, c'est-à-dire, sous un point-de-vue purement médical, on verra que formant chez tous les peuples la base de la morale publique, elle est devenue plus ou moins celle des institutions civiles et politiques, ou qu'elle les a peu-à-peu fait changer, jusqu'à ce qu'elles se soient mises en harmonie. Ainsi les enfans d'Odin durent une grande partie de leur valeur aux principes guerriers de son culte ; les Arabes reçurent de l'alcoran le despotisme comme l'esprit de conquête; les Brames, sous les auspices de leur dieu, maintiennent chez les Indiens leur autorité, la distinction des castes et les mœurs depuis un grand nombre de siècles ; les Incas firent des sujets fidelles de sauvages indomptés, en les appelant au culte du soleil, etc. Il doit y avoir bien de la différence entre un peuple qui, en divinisant les hommes forts et puissans, a placé dans les cieux les vices et les passions humaines; un peuple qui voit ses dieux, tou-

(*a*) V. Observ. sur le rachitisme.

(*b*) V. *Prælectiones in morbos chronicos.*

jours en querelle, souffler sans pitié la vengeance et la guerre, et celui qui adore un dieu fait homme, pour ramener sur la terre la concorde et les vertus célestes, pour prêcher l'abstinence des plaisirs, le pardon des injures, la douceur aux princes, la soumission aux faibles, et la fraternité à tous. Les rites même ont leur influence comme la morale : on n'est pas également disposé en sortant d'un sacrifice sanglant ou d'une cérémonie mystique, en célébrant les mystères de Bacchus, de Pan et de Cérès, ou en se livrant aux méditations et même aux processions religieuses des fêtes chrétiennes. Si l'on réfléchit d'une manière un peu étendue sur cette comparaison, peut-être sera-t-on porté à conclure que l'ordre politique qui régit aujourd'hui l'Europe, les progrès de la civilisation, et tous leurs effets médicaux, sont plus liés qu'on ne le pense communément à l'établissement du christianisme, et ont dû être successivement modifiés dans chaque pays par ses diverses institutions.

N.° 20. (§. CXXV.)

L'HUMIDITÉ actuelle n'est point nécessaire au développement des épidémies catarrhales pulmonaires : celle qui régna à Poitiers en 1802, se manifesta en même temps que des chaleurs et une sécheresse inaccoutumées aux mois de mars et d'avril, mais entre-mêlées de nuits fraîches : elle cessa presque subitement au moment des premières pluies. (*a*)

(*a*) J'ai rendu compte de cette épidémie dans les mémoires de la Société d'Emulation de Poitiers, 1.re année.

N.° 21. (§. CXXVI.)

Pour rassembler dans un cadre commun tous les rapports des fièvres en général avec les climats, les phénomènes atmosphériques, les mœurs et les tempéramens, il semble qu'il faudrait joindre ici le tableau des causes prédisposantes et excitantes de chacune des fièvres asténiques : mais ces détails seraient inutiles relativement aux tempéramens en général, dont nous avons déjà donné la distribution sous ce point-de-vue (*a*) ; relativement à la fièvre putride, dont nous avons indiqué les causes et l'étiologie (*b*) ; relativement enfin aux fièvres pestilentielles, qui sont constamment et presque uniquement produites par la contagion. Quant aux ataxiques, nous saisirons, pour en faire connaître la source, le coup de pinceau mâle du savant auteur de la Nosographie philosophique. « Pour approfondir » la marche de ces fièvres, dit-il, et apprendre à » les voir sous toutes leurs faces, il a fallu peut-» être tout l'essor qu'ont pris parmi les nations » modernes, le commerce, la navigation, les expé-» ditions guerrières, l'abus énervant des plaisirs, » l'ambition exaspérée de la fortune, des dignités, » de la gloire, c'est-à-dire que l'espèce humaine » a eu besoin d'être soumise à l'épreuve des passions » les plus violentes et des situations les plus extrêmes » et les plus orageuses. »

(*a*) V. notes 2 et 15.

(*b*) V. note 9.

N.° 22. (§. CXXXVI.)

Nous ne sortirons pas de l'Europe dans la comparaison des diverses circonstances qui ont influé sur la génération des maladies : on n'a sur les autres parties du monde que des renseignemens incertains, et dont la recherche emporterait fort inutilement beaucoup de temps, puisqu'elle ne présenterait presque aucuns rapports satisfaisans entre les anciens et les modernes.

N.° 23. (§. CXXXVII.)

En considérant comme une loi de la nature, l'invariabilité tant dans la marche des générations, que dans celle des phénomènes atmosphériques, nous prétendons seulement repousser l'idée d'une dégénérescence nécessaire et régulière, et non pas nier l'influence des circonstances accidentelles et locales ; nous avous même cherché à déterminer les causes qui ont modifié l'espèce humaine, en faisant connaître son état respectif chez les anciens et chez les modernes; et nous avons prouvé, d'après les ouvrages même du père de la médecine, l'identité constante pendant deux mille ans, des effets et des causes. Cela devrait suffire dans la circonstance ; mais la plupart des auteurs ont uni la marche des épidémies à celle des changemens dans l'état du globe et des météores, par un lien trop intime pour que nous

puissions négliger d'en apprécier l'étendue et les causes.

Si l'idée d'une altération successive dans la nature est commune à la plupart des physiciens, le mode de cette altération n'a peut-être été conçu par aucun d'eux, exactement de la même manière : les uns disent que le globe s'échauffe ; d'autres, qu'il se refroidit ; ceux-ci voient les pluies se multiplier ; ceux-là se plaignent de leur rareté. La conversion des élémens terrestres en gaz, et leur solidification ; l'empiétement des eaux sur la terre, et de la terre sur les eaux ; les effets physiques de la précession des équinoxes, et en général de toutes les révolutions astronomiques, sur la formation des météores, ont donné lieu à presque autant de systèmes qu'il y a eu d'auteurs qui s'en sont occupés : examinons maintenant avec le flambeau de l'analyse les bases de ces diverses théories.

L'opinion des anciens sur les régions polaires et équinoxiales, comparée à l'état actuel, a servi de base à deux systèmes opposés. On a trouvé des habitans dans des lieux qu'ils ne croyaient propres qu'à servir d'asile aux vents et aux frimas, et on a conclu que le froid avait diminué : un climat brûlé, selon eux, par un feu perpétuel et dévorant, offre des campagnes fertiles et habitées ; conséquemment, ont dit d'autres, la chaleur est épuisée.

L'histoire ancienne cite des froids inconnus depuis quelque temps ; elle nous peint des campagnes verdoyantes et couvertes de troupeaux, où nous ne voyons aujourd'hui que des déserts brûlans et inha-

bitables. (*a*) Un physicien s'empare de cette observation et y reconnaît l'effet de l'accumulation de la chaleur solaire sur notre planète. (*b*) L'histoire indique encore des hivers doux, des étés chauds (*c*), et des cultures communes dans des régions où maintenant on n'en voit plus; on a observé dans le dernier siècle plus d'hivers rigoureux qu'autrefois; des géologistes y trouvent la preuve d'une chaleur primitive qui tend à s'éteindre, tandis que l'économiste profite des deux occasions pour déplorer la destruction des forêts.

Le système du refroidissement du globe, quoique soutenu par deux auteurs aussi célèbres par leurs talens que par leur éloquence (*d*), et lié d'une manière très-ingénieuse à une hypothèse sur l'origine et l'état actuel des planètes, a été déjà sappé dans sa base par les expériences de *Rouelle* sur le granit, les observations de *Micheli* sur les volcans, et les recherches de *Saussure*, *Dolomieu*, *Lamétherie*, etc. Les faits relatifs à l'atmosphère ne sont pas plus solides : ce sont ceux que nous avons indiqués ci-dessus, et quelques observations physiques que nous allons examiner.

On trouve, dit-on, sous terre, dans l'Europe, dans

(*a*) V. les voyages de *Volney* sur les ruines de Palmire, et ceux de *Bruce* sur la Haute-Egypte.

(*b*) V. le mémoire de M. *Ducarla* sur le feu complet.

(*c*) V. *Cœsaris comment. de bello gallico.*

(*d*) V. la théorie de la terre, par M. de *Buffon*, et le mémoire sur les corps lumineux, par M. *Bailly*.

la Sibérie, dans l'Amérique méridionale, etc., des coquillages, des ossemens d'animaux, des fragmens de plantes, inconnus aux environs, et dont les analogues ne vivent que dans la zone torride : mais, sans rien préjuger sur la manière dont ces corps sont venus là, il faut observer avec le savant professeur *Cuvier* (*a*), que cette analogie n'est que celle de genre, et que deux espèces très-voisines par le caractère, peuvent être très-éloignées par le climat.

Des observations, dit-on encore, faites dans les caves de l'Observatoire, ont prouvé que de 1759 à 1773, le thermomètre avait baissé de plus d'un degré. (*b*) Cette expérience serait concluante : mais elle prouve trop pour rien prouver; car il en résulterait nécessairement qu'en cent ans la chaleur souterraine diminue de quatre degrés, et par conséquent qu'il y a vingt siècles elle était à dix degrés au-dessus de celle de l'eau bouillante. Cette remarque s'applique également à quelques observations thermométriques faites en différens pays, depuis environ un siècle. *Toaldo*, qui en a rassemblé un grand nombre (*c*), après avoir constaté qu'elles donnaient plus d'un dixième de degré par année, a été forcé de supposer un retour périodique du froid et de la chaleur, pour ne pas tirer une conséquence ridicule.

Un des auteurs du supplément au traité d'agricul-

(*a*) Bulletin des sciences, n.° 91.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Scienc., 1774.

(*c*) Essai météorologique.

ture, par l'abbé *Rozier*, en comparant des observations thermométriques pendant plus de 50 ans, a encore obtenu un résultat différent : il a prétendu qu'à mesure que le froid augmente, la chaleur croît aussi. Que cela tienne au rapprochement de la terre et du soleil, comme il le croit d'après la théorie d'*Euler*, ou à toute autre cause ; le fait n'en reste pas moins.

Toaldo (*a*) enfin pensait que le refroidissement des années précédentes tenait moins à une augmentation de froid dans l'hiver, qu'à un manquement de chaleur dans l'été.

Les observations historiques, barométriques, hygrométriques et astronomiques, sont également venues au secours des systèmes opposés sur la fréquence des pluies et de l'humidité atmosphériques. En suppléant par le nombre à la longueur des recherches qui ne s'étendent pas au-delà d'un siècle et demi, les uns (*b*) ont conclu que les pluies se multipliaient ou que l'air était plus humide qu'autrefois ; d'autres, que la sécheresse augmentait, et que « les douces » rosées, les brouillards salutaires, les pluies fécon- » dantes, les nuages rafraîchissans qui alimentaient » les sources, les ruisseaux, les rivières, etc., ont » dû quitter des climats entiers. » (*c*) Enfin, par des observations sur la quantité de pluie tombée à Paris, depuis 1699 jusqu'en 1752 (*d*), on a reconnu une

---

(*a*) Ouvr. cité.

(*b*) V. Météorologie par le P. *Cotte*.

(*c*) V. Harmonie hydro-végétale, par M. *Rauch*.

(*d*) V. *Toaldo*, ouvr. cité.

espèce de périodicité plus ou moins régulière, mais qui se rapproche assez du cycle lunaire de *Meton*.

L'état barométique et hygrométrique de l'air a été aussi lié par beaucoup d'auteurs aux révolutions du globe. Les uns ont vu monter le baromètre, et ont donné à l'atmosphère de nouvelles couches, résultantes de la décomposition gazeuse de l'eau et des végétaux; les autres ont formé de nouveaux corps solides aux dépens des élémens de la masse aérienne. Ceux-ci ont cru voir augmenter; ceux-là, diminuer les pluies, suivant qu'ils voulaient faire finir le monde par l'eau ou par le feu. On a attribué enfin aux phénomènes volcaniques et souterrains les changemens observés depuis quelques années dans l'ordre des saisons.

Quoique indépendante de la marche de la nature, la destruction des forêts a coïncidé avec les observations météorologiques, d'une manière trop décidée pour que l'on n'ait pas cherché à en saisir les rapports; mais, sur ce point encore, les écrivains ne sont pas d'accord. On s'est beaucoup plaint de la sécheresse pendant les dernières années du 18.e siècle, et l'on a écrit de tous les côtés sur les déboisemens. Depuis deux ans les pluies gâtent nos récoltes; c'est encore, dit-on, l'effet des déboisemens. Les forêts ont sans doute une influence marquée sur les habitans de leur territoire, même sur le voisinage, et leur position respective ne doit pas être indifférente: elles purifient l'air, en lui rendant du gaz oxigène, pour l'humidité et l'acide carbonique qu'elles absorbent; elles attirent sur elles les nuages, et spé-

cialement ceux qui sont électriques et orageux; elles arrêtent les vents ou en changent la direction, et deviennent utiles ou nuisibles, suivant que ceux-ci sont favorables ou contraires : c'est ainsi que leur destruction a produit l'assainissement de toute l'Amérique, et adouci la température du Canada; c'est ainsi que des vents peu connus dans certains cantons y produisent fréquemment la pluie ou la sécheresse depuis l'enlèvement des bois qui les arrêtaient. A ces titres, on ne peut qu'applaudir aux efforts que fait l'administration pour en favoriser l'aménagement bien entendu: mais leur faire faire alternativement et dans le même lieu, le chaud et le froid, la pluie et le beau temps, c'est leur donner dans l'économie universelle une importance déplacée.

Nous ne rapporterons point sur la théorie de la terre beaucoup d'argumens contradictoires, qui sont étrangers à la doctrine des maladies humaines : elles ne feraient que concourir à prouver que les anciens ont sur ces articles peu vu et mal observé, et que les modernes tirent mal-à-propos des conséquences universelles de faits isolés, locaux, et pour ainsi dire momentanés, parce que l'observateur entraîné, comme dit M. *Duluc* (*a*), par quelques phénomènes particuliers, les généralise trop et laisse à son imagination le soin de faire les remplissages.

(*a*) V. Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme, tom. 1.er

N.° 24. (§ CLXV.)

Pour établir d'une manière exacte l'ordre et les rapports des épidémies, il faudrait avoir une série longue et continue de faits : mais les observations des anciens ne sont que comme des points dans la suite des siècles, et les histoires d'épidémies fournies par les modernes ne remontent pas au-delà de trois cents ans. Cet espace nous avait d'abord paru trop court pour mériter des détails circonstanciés dans le vaste plan que comportait la question proposée : mais l'Académie de Dijon ayant considéré cette omission comme une lacune, nous allons tâcher de la remplir.

Parmi les maladies que l'on voit aujourd'hui régner épidémiquement, il n'y a, je crois, que la petite vérole qui n'ait pas été observée et décrite par les Grecs et les Romains. *Hippocrate* a traité la peste à Athènes (*a*), une épidémie bilieuse et la dyssenterie à Thasos, une catarrhale à Périnthe. (*b*) Il donne enfin les signes de la putridité et de la malignité (*c*), avec trop d'exactitude pour que l'on puisse douter qu'il les ait eus sous les yeux. *Galien* a aussi dû voir une épidémie pestilentielle, et il a donné des descriptions des autres en observateur oculaire : les princes de la médecine enfin qui lui ont succédé, paraissent

(*a*) V. OEuvres d'*Hipp.*, lettre 25.

(*b*) V. les Epid., l. 1.er, ss. 1 et 3 ; l. 6, s. 7.

(*c*) V. les prenot. coac.

avoir écrit sur chacune d'après leur pratique personnelle.

On ne peut rien conclure du silence des âges suivans, contre l'existence et la variété des épidémies; et, si au commencement du 16.e siècle les médecins français prirent, comme le rapporte *Schenkius*, une fièvre catarrhale pour une nouvelle maladie, cela ne prouvera pas plus que de voir, cinquante ans au moins après, le D. *Umeau* (*a*) examiner, dans une dissertation, si la fièvre pourprée qui régnait épidémiquement à Poitiers, avait été observée auparavant.

Si l'existence des épidémies pendant les siècles de barbarie ne peut être révoquée en doute, leurs causes, leur nature, leur durée et l'ordre de leur retour sont indéterminables : voyons maintenant si, en considérant sous un même point-de-vue l'ensemble des faits recueillis depuis cette époque, en choisissant dans le nombre des épidémies celles que leurs ravages, leur étendue ou une description exacte ont rendues plus intéressantes, nous pourrons reconnaître les élémens dont elles se sont formées.

Dès les premières années du 16.e siècle, on distingue dans les épidémies un caractère qui s'est soutenu jusqu'au commencement du 17.e ; c'est la prédominance des fièvres adynamiques, ataxiques et sur-tout pestilentielles. Dès 1505 *Fracastor* (*b*) parle

---

(*a*) Des signes, causes, préservation et guérison du pourpre, 1575.

(*b*) V. *Fracastorius de morb. contagios.*

de la suette anglaise et de fièvres putrides épidémiques. En 1511, il voit la peste en Italie, tandis que *Sennert* (*a*) la trouve dans les armées d'Allemagne, compliquée à la fièvre d'hôpital : *Valeriola* l'observe encore en Languedoc en 1533 : en 1557 et en 58, elle devient générale et se combine à la fièvre catarrhale angineuse. Je la trouve cependant à Poitiers, sous la forme d'éruption pétéchiale. (*b*) Nous reconnaissons encore le même principe dans la constitution qui régna, presque continuellement, depuis 1564 jusqu'en 1580 : *Sennert* (*c*) la voit d'abord avec des symptômes catarrhaux, ou inflammatoires pulmonaires ; *Abiosus* (*d*) l'indique ensuite comme une fièvre maligne : en 1575 elle devient générale ; *Mercurialis* (*e*) y reconnaît la peste, tandis que *Baillou* la traite à Paris comme une catarrhale maligne, et *Umeau*, à Poitiers, comme une fièvre pourprée. (*f*) Les coliques de Poitou, qui régnèrent en 1572 dans tout l'ouest de la France, avaient aussi quelques caractères nerveux et pestilentiels. En 1580, enfin, une épidémie fait par-tout de nouveaux ravages,

---

(*a*) V. *Sennertus de morbo hungarico.*

(*b*) V. *Forestus*, *t.* 1 *et* 6 ; *Dodonœus medical. observ. et Riverius supplem.* ; *Coyttarus de febr. purpur. epid.*

(*c*) V. *Sennertus de febribus.*

(*d*) V. *J. Colle*, *cap.* 6.

(*e*) V. *Mercurialis de peste* ; *Ballonius epid. et ephem. t.* 1 ; *Umeau*, ouv. cit.

(*f*) V. *Citois de novo et populari apud Pict. dol. colico* ; *Poitevin de colico dolore Pictonum.*

mais assez généralement sous la forme de catarrhale pestilentielle, comme on peut le voir en comparant les descriptions de *Forestus*, *Sennert*, *Rivière*, etc. (*a*) On trouve encore dans les mêmes auteurs, ainsi que dans *Mercatus* et *Zacutus Lusitanus*, des traces analogues, depuis 1591 jusqu'en 1654; mais elles sont isolées, plus rares et moins prononcées : elles font enfin place à une autre constitution.

Ce n'est qu'en 1658 que l'on aperçoit dans l'épidémie décrite par *Willis* (*b*), le type nerveux se changer en catarrhal plus ou moins inflammatoire. Les observations de *Sydenham* (*c*), commencées à cette époque, et continuées pendant 25 ans, offrent bien, parmi les maladies qu'il nomme stationnaires, divers genres produits par des circonstances accidentelles; telles sont la fièvre putride de 1661, la peste de 1666, la fièvre bilieuse de 1679, les petites véroles et rougeoles : mais les affections catarrhales de la gorge et de la poitrine, les dyssenteries, se mélangent d'une manière presque continue aux précédentes, et souvent règnent isolément ou prennent une nouvelle extension, coïncidente aux épidémies générales. Ainsi, en 1669, *Sydenham* voit une épidémie dyssentérique, et *Ettmuler* (*d*) observe des

(*a*) V. Ouvr. cités.
(*b*) V. *Willis opera medico-physica.*
(*c*) V. *Sydenhami opera medica.*
(*d*) V. *Ettmuleri opera omnia*, t. 1.

diarrhées accompagnées de fluxions à la poitrine. En 1675, une épidémie catarrhale devient générale; elle est décrite par ces deux auteurs et par *Raygeri* (*a*) d'une manière assez uniforme; elle se manifeste cependant à Poitiers avec des symptômes de putridité. (*b*) En 1679, elle se répand de nouveau avec quelques symptômes bilieux et inflammatoires; en 1685, on la revoit encore, toujours décrite par le même auteur. (*c*) Parmi les épidémies successivement publiées par *Schroekius*, *Loew*, *Hoffman*, *Baglivi*, *Cameriarus*, (*d*) etc., depuis cette époque jusqu'à 1712, on n'en trouve que deux qui aient été générales; ce sont celles de 1699 et de 1709: l'une et l'autre ont été éminemment catarrhales et inflammatoires.

La multiplicité des observations épidémiques pendant le 18.e siècle, ne laisse que l'embarras du choix. Des journaux de médecine les ont recueillies année par année, et même mois par mois, et plusieurs auteurs se sont empressés d'en publier: nous pourrions successivement citer *Hoffman*, *Loew*, *Huxam*, *Sarcone*, *Malouin*, *de Mertens*, *le Pech de la Clôture*, *Stoll*, *Saillant*, etc., et dans le Poitou, MM. *Delamazière* (*e*) et *Gallot*: nous prouverions

---

(*a*) V. *Raygeri obs. in ephem. germ.*, *an.* 1675.

(*b*) V. *Pidoux*, *de febre purpureâ.*

(*c*) V. *Sydenham*, *op. cit.*

(*d*) V. *Schroekius et Camerarius*, *in ephem. german.*; *Fr. Hoffman*, *med. ration. systema*, *t. IV*; *Loew*, *hist. feb. catar. epid*; *Baglivii opera omn.*

(*e*) V. Mém. de la Société roy. de Méd.

facilement qu'indépendamment des épidémies contagieuses, comme la peste de Marseille et de Moscow, la fièvre jaune de Cadix et de Malaga, les fièvres d'hôpital, des constitutions varioliques et rubéoliques; le retour du printemps a presque constamment amené celui des rhumes et fièvres catarrhales, et que l'automne a toujours été accompagnée de fièvres muqueuses dyssentériques, de coqueluches, de *jotraux*, etc. Les épidémies générales ont constamment conservé le même caractère, plus ou moins compliqué par des circonstances individuelles ou locales. On le retrouve dans celles de 1729 (*a*) et de 1733 (*b*); celle de 1735 présente souvent des caractères de malignité (*c*); mais en 1737 elle reprend sa première marche, que l'on reconnaît en 1743. (*d*) La fièvre muqueuse de Gottingue (*e*), quoique locale, a coïncidé trop exactement avec celles décrites en 1760, 61 et 62, par MM. *Razous*, *le Pech de la Clôture* et *de Mertens*, pour ne pas tenir en partie au même principe. La marche des épidémies de 1775, 79, 82, 84, observées par MM. *Saillant*, *Stoll et Gallot* (*f*); celles de 1795 (*g*),

---

(*a*) V. *Loew*, *op. cit.*; *Morgagni*, *de sed. et caus. morb.*, *epist.* 13; *Huxam*, *de aere et morb. epid.*

(*b*) V. les mém. de la soc. d'Edimbourg; *Huxam*, *op. cit.*

(*c*) V. *Werbrecht*, *acta physico-medica*, *et Huxam.*

(*d*) V. *Sauvages classes morborum*, *et Huxam.*

(*e*) V. *Wagler*, *de morbo mucoso.*

(*f*) V. *Saillant*, épid. catar.; *Stoll*, *ratio. med.*; *Gallot*, épid. du Poitou.

(*g*) V. Nosographie phil. de M. *Pinel.*

de 1797 (*a*) et de 1803 (*b*), ont peu différé des précédentes : celle enfin qui, en 1799, ravagea tout le midi de la France, était aussi catarrhale, mais rendue contagieuse par sa combinaison avec la fièvre d'hôpital. (*c*)

D'après ce tableau, quoique rapidement tracé, on peut déterminer le degré d'influence des différentes causes qui ont concouru au développement des épidémies. On reconnaîtra d'abord une disposition propre à chaque siècle : asténique et pestilentielle dans le 16.e, elle est devenue catarrhale inflammatoire dans le 17.e, et enfin catarrhale simple dans le 18.e Cette disposition que l'on a voulu lier tantôt avec la dégénérescence de l'espèce humaine, tantôt avec une révolution lente de la terre et des astres, tantôt avec une série de périodes lunaires, se rapporterait aussi facilement à un état respectif des mœurs et de l'hygiène publique. Ainsi les habitations peu saines, la contagion mal réprimée, ont suffi pour rendre constitutionnelles, dans le 16.e siècle, des maladies qui n'ont été depuis que locales et momentanées, tandis que la continuité des causes prédisposantes catarrhales, a fait de plus en plus prédominer ces affections d'abord assez rares. L'influence de la contagion, jointe à des circonstances locales, se dis-

---

(*a*) V. Constit. des six premiers mois de l'an V, par M. *Fouquet*.

(*b*) V. Mém. de la Soc. d'Emul. de Poit., 2.e année.

(*c*) V. Opinion de l'école de Montpellier sur la fièvre de l'an VIII.

tingue encore dans les petites véroles, dans les fièvres putrides ataxiques, telles que celles qui sont décrites par *Sennert*, *Huxam* et l'école de Montpellier. D'un autre côté, les effets combinés du régime et du climat ont produit l'épidémie scorbutique du nord, au milieu du 16.e siècle, les coliques du Poitou, les récidives de fièvre pourprée à Poitiers, la fièvre muqueuse de Gottingue, etc. La cause la plus générale des épidémies enfin est la marche des saisons et des phénomènes météorologiques : il sera facile de s'en assurer en lisant la plupart des auteurs cités qui les ont comprises d'une manière plus ou moins étendue dans leurs observations. La prolongation excessive de la chaleur ou du froid, de la sécheresse ou de l'humidité, les alternatives rapides et violentes de l'un et de l'autre, leur déplacement des saisons convenables, les brouillards épais ou fétides, ont presque toujours précédé ou accompagné les grandes épidémies. L'apparition des comètes, les mouvemens volcaniques, la multiplication des insectes soigneusement notés par quelques auteurs, s'ils ont quelque influence médicale, doivent être essentiellement liés aux phénomènes atmosphériques.

Les différentes circonstances que nous venons de déterminer étant plus que suffisantes pour produire toutes les constitutions épidémiques connues, il est inutile de se rejeter dans des recherches métaphysiques ou géologiques, et de supposer des causes occultes, quand on en connaît qui tombent sous les sens.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT. Page j

INTRODUCTION. §. 1

I.re PARTIE *Description des Fièvres inflammatoires, bilieuses et catarrhales. Recherches sur leur nature respective et leur siége.* 7

De la fièvre inflammatoire. 8

De la fièvre bilieuse. 15

De la fièvre ardente. 24

De la fièvre catarrhale. 30

De la fièvre catarrhale pulmonaire. 31

De la fièvre catarrhale gastrique. 46

De la fièvre catarrhale en général. 58

Observations physiologiques sur les fièvres. 63

Observations pathologiques sur chaque fièvre. 68

II.e PARTIE. *Des causes directes et indirectes de chaque genre de Fièvre.* 77

Considérations générales. *Ibid.*

Des tempéramens considérés d'après les tissus, les fluides et les diverses facultés de la vie. 79

Caractères de la disposition aux différens genres de fièvres. 85

Des causes individuelles. 88

Des causes générales. 105

Tableau des causes disposantes, existantes et déterminantes de chaque fièvre. 123

III.e PARTIE. *Circonstances qui ont déterminé suc-*

cessivement le développement et la coïncidence des diverses causes. §. 127
Considérations générales. *Ibid.*
De la dégénérescence naturelle de l'espèce humaine, considérée aux diverses époques de la chronologie. 130
Observations physiologiques. 134
Rapports des phénomènes atmosphériques actuels avec ceux du temps d'Hippocrate. 135
De l'influence des mœurs sur la santé chez les différens peuples anciens et modernes. 141
Influence des croisades. 158
Influence de la découverte de la poudre à canon. 160
Influence de la découverte des Deux-Indes. 162
Conclusion. 170

TABLE DES NOTES.

1.re Du catarrhe glandulaire. Page 120
2.e Du rapport des fièvres sthéniques et asthéniques avec les tempéramens. 123
3.e De la nutrilité. *Ibid.*
4.e Des facultés animales. 124
5.e De la vitalité des fluides. *Ibid.*
6.e Des systèmes fluides. 125
7.e De la fièvre pléthorique. *Ibid.*
8.e Du passage de la bile dans les secondes voies. 126
9.e Des diverses espèces de fièvres putrides. *Ibid.*
10.e De l'inutilité de certaines explications de médecine. 129

11.e De l'affinité organique des médicamens. P. 129
12.e De l'harmonie vitale. 130
13.e Nouvelle division des tempéramens. 132
Tableau. 133
14.e De l'affection glaireuse ou muqueuse. 134
15.e Des dispositions constitutionnelles à chaque genre de fièvre. 138
16.e Des affections nerveuses. *Ibid.*
17.e De l'abus des liqueurs alkooliques. 140
18.e Des affections scrophuleuses et rachitiques. 142
19.e De l'influence de la religion sur les mœurs et la santé. 144
20.e De l'influence de l'humidité dans les épidémies catarrhales. 145
21.e Des fièvres asthéniques. 146
22.e De l'inutilité de faire des recherches hors de l'Europe. 147
23.e Des divers changemens qu'a éprouvé l'état de l'atmosphère. *Ibid.*
24.e Recherches sur les épidémies qui ont régné depuis le 15.e siècle. 154

FIN DE LA TABLE.

A POITIERS, DE L'IMPRIMERIE DE CATINEAU.

reux qu'exerçaient sur nos contrées
n, l'Ignorance et les Préjugés !
e sans guide dans un Dédale où je
acilement m'égarer, il eut sans doute
nt de renoncer de suite à mon projet.
ffet le parti que j'aurais adopté, si, dé-
ute espèce d'embarras, le besoin d'oc-
ne m'en eut fait une nécessité. Bra-
toutes les difficultés, je repris la
solu néanmoins de ne rien publier,
que des Amis, en état d'en juger,
reconnu l'utilité. Cette précaution
oint empêché de donner tous mes
en rendre la lecture également utile
e à mes Concitoyens. Pour y par-
âché de joindre à beaucoup d'exac-
précision, l'ordre et l'impartialité :
t je n'ai pas réussi, que l'on ne s'en
. l'insuffisance de mes talens et nulle-
volonté.

gager mon récit de tout ce qui ne
s l'empreinte, si non de l'évidence,
l'une grande probabilité : j'aurais pu
ncer qu'à l'époque où les événemens
plus connus. Ce parti que quelques
adopté, m'eut épargné bien des